

**Taha Husayn**

**Centre culturel du livre**

**Édition / Distribution**

6, rue du Tigre. Casablanca

Tél : +212522810406

Fax : +212522810407

markazkitab@gmail.com

Première édition 2021

Dépôt légal: 2020MO5420

ISBN: 978-9920-627-77-1



King Faisal  
PRIZE

INSTITUT  
DU MONDE  
ARABE  
مركز العالم  
الاربي  
كروني المعهد

# Taha Husayn

Lahouari GHAZZALI



CENTRE CULTUREL DU LIVRE  
Edition & Distribution



*À mon grand Maître Youcef Sebbagh*



## Sommaire

Introduction .....	9
Préambule .....	11
Parcours .....	15
<b>I.</b> 1898 - 1908 .....	15
<b>II.</b> 1908 - 1923 .....	21
<b>III.</b> 1923 - 1932 .....	35
<b>IV.</b> 1932 - 1952 .....	43
Retour sur Ṭaha Ḥusayn et Suzanne Bresseau.....	54
Extrait de « <i>Avec toi</i> ».....	60
Extraits de ses écritures: .....	77
- À Naples avec Ma'arrī.....	77
- Douce-voix: .....	86
Hommages .....	95
Conclusion .....	99
Les œuvres de Ṭaha Ḥusayn.....	105
Publications sur Ṭaha Ḥusayn.....	117
Bibliographie .....	124





## **Introduction**

Cet ouvrage s'inscrit dans le cadre d'un ambitieux projet culturel initié et mis en œuvre par deux institutions culturelles de renommée, le Prix du Roi Fayçal à Riyad et l'Institut du Monde Arabe à Paris, représenté par la Chaire de l'Institut.

Ce projet se donne pour objectif de faire connaître auprès du grand public une centaine de chercheurs et universitaires arabes et français qui se sont distingués par leurs considérables efforts destinés à la promotion des différentes formes de dialogue constructif et interactif entre les deux rives de la Méditerranée au cours des deux derniers siècles.

Il s'agit d'un authentique hommage que nous tentons de rendre à cette communauté scientifique, aux œuvres exceptionnelles de ces médiateurs culturels, ainsi qu'à leurs vies respectives entièrement dédiées au progrès du savoir, marquant ainsi leur époque par l'innovation et perpétuant une tradition scientifique et humaniste visant notamment la compréhension mutuelle, l'entente et la coopération entre les hommes.

Le choix de soixante personnalités arabes et de quarante personnalités françaises est le fruit d'une

réflexion raisonnée et ciblée menée durant plusieurs mois par un comité scientifique commun soucieux de réunir et présenter une palette de personnalités qui soient, autant que possible, représentatives de chaque discipline et courants de pensée à travers les différentes époques.

Cette liste est loin d'être exhaustive, toutefois, une sélection s'impose malgré le risque ô combien regrettable de sacrifier quelques écrivains, qui ont sans doute le mérite de faire partie de cette pléiade, par milliers. Consolons-nous néanmoins de vous présenter cette belle constellation d'auteurs, et d'initier cette voie qui sera, nous l'espérons, empruntée et poursuivie par d'autres acteurs.

Enfin, nous exprimons notre profonde gratitude aux auteurs qui ont cru en cette initiative et ont participé à sa réalisation. Nos plus sincères remerciements s'adressent également au Prince Khalid Al Fayçal, Président du Prix du Roi Fayçal, et à M. Jack Lang, Président de l'Institut du Monde Arabe, pour leur soutien et suivi continus de ce projet durant toutes ses étapes.

Mojeb Al Zahrani

Abdulaziz Alsebaïl

## Préambule

Émouvante et éclatante, telle est l'histoire du monde arabe, peuplée de valeureux savants, d'immenses combattants, de rudes luttes et de monuments de savoir, de culture et de littérature qui occupent jusqu'aujourd'hui des places de premier plan.

L'instauration de contacts entre la société arabe et le monde occidental au XIX<sup>e</sup> siècle a permis à la littérature arabe moderne d'éclorre. En Égypte, des intellectuels épris d'évolution et de modernité participent à l'éclosion de la *nahḍa*<sup>(1)</sup>. C'est dans ce contexte que commence à s'imposer l'élite égyptienne notamment Luṭfī al-Sayyid<sup>(2)</sup>, Muḥammad 'Abdu<sup>(3)</sup>, Muḥammad

---

(1) Signifie Renaissance arabe

(2) Luṭfī al-Sayyid (1872-1963), journaliste et homme politique égyptien. Il travaillait dans le journal « al-Ġarīda » et était membre du parti politique « Ḥizb al-Umma ».

(3) Muḥammad 'Abdū, (1849-1905), penseur égyptien de la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Il a enseigné à l'Université d'al-Azhar. Exilé à Paris, il fit paraître la revue *al-'Urwa al-Wuṭqā*, et fut le porte-parole du réveil nationaliste.

Ḥusayn Haykal<sup>(1)</sup>, al-Māzinī<sup>(2)</sup> et Ṭaha Ḥusayn.

Il y a près d'une cinquantaine d'années, la littérature arabe a perdu l'un de ses plus éminents écrivains contemporains: l'intellectuel égyptien Ṭaha Ḥusayn. Universitaire, romancier, essayiste et critique littéraire, professeur, 1<sup>er</sup> recteur de l'université d'Alexandrie, doyen et ministre de l'éducation mais surtout rénovateur de la littérature arabe en raison de ses idées et de son style. Connu pour être représentatif de la deuxième *nahḍa* et pour ses nombreux ouvrages théoriques, cet homme a mis en exergue les plus grandes passions, a élaboré un discours qui lui était propre, et a combattu pour la liberté de pensée.

Ṭaha Ḥusayn est considéré comme une grande figure de la culture arabe moderne. En raison d'une carrière

---

(1) Muḥammad Ḥusayn Haykal (1888-1956). Originaire d'une vieille famille égyptienne, écrivain de premier plan, connu pour son magnifique roman sur les mœurs paysannes intitulé *Zaynab*. Il fut l'un des leaders du parti libéral constitutionnel, fondé en 1922 par les dissidents du parti Wafd. Il a participé avec quelques-uns de ses contemporains, tels Maḥmūd al-'Aqqād, al Māzinī, Ṭaha Ḥussein, à la modernisation de son pays, grâce à sa pensée libérale et une écriture moderne marquée par son attachement aux valeurs musulmanes.

(2) Al-Māzinī, Ibrāhīm 'Abd al-Qādir (1890-1949), écrivain, traducteur, poète et journaliste égyptien.

extraordinaire mais aussi d'un destin exceptionnel, cet auteur a marqué le monde arabe et sa pensée et ses écrits ont franchi la Méditerranée. Il est surnommé le doyen de la littérature arabe, et était un phare de la pensée, en dépit de son handicap.

Il fut aussi un nationaliste fervent ou plus précisément un patriote profondément attaché à l'indépendance de son pays. D'une culture exceptionnelle, il était un fin connaisseur de deux domaines radicalement différents à savoir: le domaine arabe et la culture française.

Dans cet ouvrage, nous souhaitons revenir, grâce à son autobiographie, sur les différentes étapes de sa vie, et nous cherchons à mettre en lumière l'essentiel de son combat culturel, social et politique, et de comprendre sa quête de savoir qui l'a amené à répondre à l'exigence de son époque, d'une Égypte pauvre et fragile, dominée par les puissances extérieures étrangères, et par les courants religieux traditionnels internes.

Les travaux de Ṭaha Ḥusayn nous permettront de comprendre que si aujourd'hui nous assistons aux mêmes clivages politiques et même courant de pensée qui dominent le moyen orient et le bassin de la méditerranée depuis un siècle, nous tirons la conclusion que son combat est toujours d'actualité.

De nos jours le débat politique, et les violences que suscitent certaines questions, font appel à sa lutte pour la modernisation et le droit à l'éducation qui reste aujourd'hui un droit contestable en Égypte et dans l'ensemble des sociétés similaires. Il a mis en place une règle grâce à laquelle, les générations futures seront protégées de l'ignorance et de la manipulation politique d'un fanatisme de tous bords; le droit au savoir sans distinction de sexe et de l'origine social qui est un moyen de rapprochement, et de l'édification d'une société cohérente et humaine.

Si nous parlons, dans cet ouvrage, de son couple franco-égyptien, c'est aussi pour montrer l'impacte culturel de son épouse sur ses différentes activités intellectuelles. Grâce à son apprentissage de la langue française, Ṭaha Ḥusayn a traduit des œuvres de la littérature française vers l'arabe après les avoir soigneusement sélectionnées. L'importance de ses traductions s'expliquent par le fait qu'elles avaient plusieurs finalités: enrichir la littérature arabe, permettre le progrès social dans son pays, permettre à ses compatriotes de s'ouvrir à d'autres cultures. Ses écrits, romans, poèmes traductions, ont permis d'établir un pont culturel, un dialogue entre l'Égypte et la France, entre l'arabe et le français.

## Parcours

### I. 1898 - 1908

Cet immense écrivain est issu d'une famille modeste voire pauvre. Il naît dans la campagne, le 14 novembre 1889 à Maḡāḡa un petit village de moyenne Egypte, situé sur la rive ouest du Nil, à 300 km au sud du Caire. Il est le septième d'une famille de treize enfants. Son père, Ali Hussein, appelé « le cheikh » était un simple employé d'une sucrerie, un homme religieux et conservateur qui a transmis les mêmes principes à tous ses enfants avant de décéder en 1942. À un âge précoce, dès trois ans, Ṭaha Ḥusayn, se rend compte que ses frères et sœurs parlent de choses qu'il ignore. Malheureusement, il ne voit pas et réalise alors qu'il a perdu la vue ; ce à cause d'une conjonctivite mais aussi en raison d'un mauvais traitement de son ophtalmie, une dangereuse affection qui atteint 50% de la population égyptienne rurale.

Ṭaha Ḥusayn révèle dans son ouvrage *Le livre des jours*<sup>(1)</sup> les événements dramatiques qu'il a subis en

---

(1) *Al-ayyam* traduit de l'arabe par Jean Lecerf et Gaston Wiet, Préface d'André Gide, Paris, Gallimard, 1947.

raison de cette cécité précoce, et son attitude face à l'ignorance qui régnait son village. Il raconte comment il a pu dépasser ses faiblesses, et comment les difficultés ont forgé son caractère. Rien ne fut facile dans sa vie, et son infirmité ne fut que le début de ce que ce pauvre enfant allait devoir subir ensuite.

En effet, victime de son destin, le jeune garçon commence à vivre dans les ténèbres et souffre de solitude. Frappé par la douleur suite au décès de sa petite sœur et à la perte de son frère aîné, il se replie sur lui-même mais la cécité ne l'empêche pas de s'instruire, et si elle a un impact sur sa vie, elle lui permet d'approfondir sa sensibilité. L'ouïe devient son arme infaillible, et Ṭaha parvient à développer sa mémoire, ce qui jouera un rôle crucial dans sa carrière d'intellectuel et d'écrivain. Citant cette sensibilité aiguisée chez lui, Bruno, Ronfard relate quelques détails concernant l'impact de la culture orale de la société égyptienne sur Ṭaha:

Souvent, l'enfant est assis à l'écoute des légendes, des invocations, des conversations et des chants qui remplissent l'univers villageois. Son père, « le cheikh », est digne et respecté. À son réveil, les enfants se taisent, laissant la



maison calme pour le rite matinal de la prière et du premier repas. Et le soir il se réunit avec les hommes pour discuter. Parfois, la colère éclate mais elle ne dure pas bien longtemps. Son grand-père aveugle récite des prières soufies. Sa mère, comme les femmes de la campagne, ne peut rester en silence quand elle est seule. Elle se parle à elle-même, chantonne ou gémit. Il se tient là. Toutes ces voix peuplent son univers.<sup>(1)</sup>

Il rejoint l'école coranique du village appelée ou *katātīb* pour étudier. Cette étape était considérée comme primordiale à cette époque. L'enfant aveugle apprend par cœur le livre saint, le Coran, à l'âge de 9 ans. Brillant, il bénéficie d'une bourse à la faculté religieuse. Il quitte son village natal à l'âge de 13 ans, on est alors en 1902, afin de poursuivre des études en « théologie et littérature arabe » à l'université d'al-Azhar au Caire, accompagné notamment par l'un de ses frères, Šayḥ Aḥmad Ḥusayn.

---

(1) Bruno Ronfard, *Taha Hussein les cultures en dialogues*, Paris, Desclée de Brouwer, 1995, p. 16.

Son infirmité n'était pas sa seule souffrance mais il fut terriblement déçu par la mauvaise qualité des enseignements donnés à l'université. Souvent en désaccord avec ses professeurs, il est parfois renvoyé des cours en raison de ses réclamations ou pour avoir tenté de corriger ses maîtres de grammaire...

Malgré ces circonstances difficiles, Ṭaha Ḥusayn se consacre à sa passion, celle des sciences, notamment le fiqh, la logique, la grammaire et la rhétorique. Il se met à apprendre par cœur de nombreux passages et sa curiosité désordonnée est insatiable. Il étudie les célèbres poèmes préislamiques rassemblés sous le nom de moallaqat. C'est pour lui tout à la fois une révélation, un chemin de liberté et une éclosion intellectuelle. À la même époque, il se fraye un chemin dans l'univers des « porteurs de tarbouches », laïques, libéraux et modernes <sup>(1)</sup>.

Mais ses observations acérées, son insatisfaction permanente et ses réflexions parfois provocantes lui valent des ennemis. Ainsi, il passe amèrement quatre années au sein de cette université qu'il considère comme décourageantes, médiocres et pauvres sur le

---

(1) Bruno Ronfard, *op. cit.*, p. 25.

plan intellectuel. Parlant de lui à la 3<sup>e</sup> personne, il écrit dans son *Livre des jours*:

Cela faisait déjà quatre années que notre ami fréquentait Al-Azhar, et ces années en valaient bien, pour lui, quarante ! Elles l'écrasaient de tout leurs poids, le poids d'une nuit obscure, gorgée de nuages sombres, lourds et opaques. »<sup>(1)</sup>.

D'après Bruno Ronfard, Ṭaha Ḥusayn mène ses premiers combats contre les professeurs, les fausses certitudes et les scléroses. Et toujours l'angoisse et la tristesse le saisissent quand il entend monter le bourdonnement des ténèbres à la fin du jour et quand il se retrouve seul dans l'obscurité.

Il suit le parcours classique de l'étudiant qui doit travailler dix ans avant d'obtenir le diplôme. Celui-ci lui sera refusé, par vengeance déjà, d'un de ses anciens professeurs contre ses attaques acides. Car il n'est jamais satisfait. Et la solitude aiguisé la critique. Tel qu'il le raconte quelques vingt ans plus tard, au fur et à mesure que les années passent à Al-Azhar, les débats, les joutes puis les combats deviennent de

---

(1) Taha Hussein, *La traversée intérieure*, traduit par Guy Rocheblave, Paris, Gallimard, 1992, p. 15.

plus en plus fréquents et les incidents se multiplient avec toujours à la clé un pouvoir que le jeune homme veut défier et l'enjeu de se montrer au final plus habile. C'est avec ironie que l'écrivain décrit les explications empêtrées des cheikhs accablés par le très lourd fardeau de la science que « bien peu d'hommes ont la capacité physique » de porter... Puis devant la non-réponse de professeur à une question embarrassante de son élève zélé, celui-ci quitte le cours. D'autres fois, il est renvoyé. Car la scène se répète. Et, par ces interruptions intempestive ou savantes, il ridiculise souvent son interlocuteur<sup>(1)</sup>.

---

(1) Bruno Ronfard, *op. cit.*, p. 26-27.

## II. 1908 - 1923

En 1908, l'université nationale du Caire ouvre ses portes grâce aux révoltes contre les Britanniques. Son nom « *Jāmi'a* » (université) paraît étrange par rapport à celui d'Al-Azhar dont la première fonction est d'être une mosquée « *Jāmi'* » en arabe. Ce jeune penseur, qui a dix-neuf ans, profite de cette opportunité qui lui permet d'accéder à de nouvelles disciplines et bien évidemment à la possibilité d'approfondir sa culture et de satisfaire sa curiosité, selon son propre témoignage dans sa biographie<sup>(1)</sup>. Cette nouvelle institution laïque et moderne procure à Ṭaha Ḥusayn une profonde bouffée d'air. Les cours d'histoire, de linguistique, de littérature, mais aussi les leçons de Guidi, de Littmann et de Nallino, son professeur italien, élargissent les horizons de l'étudiant azhariste qui peut pleinement combiner deux formations fort différentes.

---

(1) Voir *al-Ayyām* en arabe, Hindāwī, le Caire, 1re éd, 2014, ou *Le livre des jours* traduit par Jean Lecerf et Gaston Weit, Paris, Gallimard, 1re éd, 1947, suivi par l'édition de la troisième partie d'*al-Ayyām* dont le titre est *La traversée intérieure*, traduit par Guy Rocheblave, Paris, Gallimard, 1992.

Délaissant le turban pour adopter le tarbouche, émerveillé par les méthodologies ainsi que par les procédés différents des enseignants mais néanmoins faciles à comprendre, Ṭaha est étonné du fait que le discours de chaque professeur ne nécessite pas une interprétation. Il peut enfin s'interroger librement, critiquer et débattre, contrairement à la règle d'Al-Azhar où les méthodes traditionnelles lui déplaisaient.

Influencé par les discours et les parcours de certains Cheikhs et professeurs tel que Muhammad al-Ḥuḍari et Muḥammad al-Mahdi, Ṭaha Ḥusayn a également pu suivre l'enseignement de certains orientalistes renommés tel que Louis Massignon.

Il ne vivait que pour assister, le soir venu, à la conférence que devait donner Ahmas Zaki Bey sur la civilisation de l'Égypte ancienne... Ce fut dans un état d'extrême exaltation qu'il l'écouta. Il entendit ce soir-là des choses qui ne lui étaient encore jamais venues à l'esprit, des choses dont il ignorait jusqu'à l'existence. Jamais il n'aurait imaginé que l'on pût aborder des questions aussi passionnantes<sup>(1)</sup>.

---

(1) *La traversée intérieure*, p. 21.

C'est ainsi qu'il fait paraître dans son autobiographie sa passion et son enchantement pour les cours de « l'ancienne civilisation égyptienne » de Aḥmad Zakī. Il ajoute par la suite qu'il était impatient d'assister au cours suivant dont l'enseignant est italien alors mais qui s'exprimait en arabe, ce qui n'avait jamais eu lieu l'université d'« Al-Azhar ». Selon le témoignage de Ṭaha Ḥusayn, trois jours qui s'écouleront pour que la vie du jeune garçon connaisse un changement radical.

En 1914, Ṭaha Ḥusayn est premier égyptien à obtenir un diplôme de doctorat au sein de la nouvelle université. Son sujet: l'histoire et la personnalité du poète et philosophe arabe auquel il s'identifiait, Abū al-'Alā' al-Ma'arrī (973-1057), un pessimiste aveugle, attaché à sa gloire personnelle mais aussi un grand défenseur de liberté et justice sociale. Auteur du célèbre *Luzūmiyyāt*, et de *Risālat al-ḡufrān (l'Épître du pardon)*, Abū al-'Alā' est un personnage qui a traversé et a influencé maints esprits mais qui a aussi principalement renforcé le pessimisme de Ṭaha Ḥusayn.

La particularité et la grandeur de cette figure incite Ṭaha Ḥusayn des années après cette thèse de

doctorat, à consacrer une analyse et un profond examen à ce personnage qui avait à son époque lutté contre l'absolutisme intellectuel et la politique qui régnait sur sa société traditionnelle en évoquant le grand poète syrien, Ṭaha écrit:

Dans le lien culturel entre l'Orient en marche et l'Occident moderne qui se développe, les intellectuels se sont tournés vers l'étude de *Abū al-' Alā'*. À travers la découverte de *al-adab* et des grands courants de pensée en occident, ils étaient assoiffés de trouver des convergences avec la littérature arabe, notamment avec l'analyse des œuvres de *Abū al-' Alā'*<sup>(1)</sup>.

Des progrès voient le jour et Ṭaha est également le premier égyptien à bénéficier d'une bourse gouvernementale pour poursuivre ses études en France. Mais à cause de son infirmité, la bourse lui est refusée par le conseil universitaire.

Comme son audace et son ambition ne lui font jamais défaut, Ṭaha Ḥusayn fournit beaucoup d'efforts,

---

(1) Ṭaha Ḥusayn, *Ta' rīf al-qudamā' bi-Abī al-' Alā'*, Caire, Al-Dār al-Qawmiyya lil-Ṭibā'a wa-al-Našr, 1965, voir l'introduction, Vol. I., p. 8.



soumet sa demande plusieurs fois, proteste et ne cesse de tenter sa chance jusqu'à obtenir une bourse d'en partager le montant avec un compagnon. Ṭaha Ḥusayn écrit: « L'université ayant refusé de prendre la moindre part des dépenses occasionnées par la présence de son frère, les deux jeunes gens s'étaient résolus à vivre sur l'unique allocation d'études versée à notre ami »<sup>(1)</sup>

Les obstacles se manifestent souvent dans sa vie, et suspendent parfois sa destinée, mais le rêve se réalise et Ṭaha s'embarque la même année pour Marseille puis il se dirige vers Montpellier en novembre 1914, loin de la guerre. Satisfait, comblé de bonheur, c'est à ce moment que les souvenirs voient le jour et que Ṭaha se remémore sa misérable ancienne vie entre Al-Azhar et Ḥawš 'Aṭā' où il vécut ses pires moments ; ces souffrances morales et physiques étouffent alors ses pensées et il ne cesse de comparer ses ténébreuses mélancolies lointaines avec ce qu'il vit dans cette pittoresque ville française. C'est bien entre les lignes dans le livre de ses souvenirs qu'on peut le comprendre: « Il lui suffisait de songer à ses tristes années de jeunesse,

---

(1) *Traversée intérieure*, p. 102.

passées entre Al-Azhar et Ḥawš ‘Aṭā’ pour faire la différence. Que de difficultés et de peines il avait éprouvées... comme il avait souffert moralement à Al-Azhar, et physiquement, aussi dans son logis de Ḥawš ‘Aṭā’ ! ... »<sup>(1)</sup>

Ṭaha Ḥusayn commence effectivement à déguster sa nouvelle vie, et de jour en jour il réalise l’immense incompatibilité entre celle qui s’ouvre à lui et l’ancienne. Il perfectionne sa connaissance de la langue française, apprend le latin et le grec, s’efforce d’obtenir les meilleurs diplômes et plonge dans l’apprentissage et les études.

Le temps passe et le jeune intellectuel évite les écueils. Il ressent chaque nuit son amère solitude, mais face à son nouveau mode de vie, à la qualité des enseignements qu’il reçoit voire au soleil du matin, quelle gratitude ! « Notre ami se sentait le plus heureux des hommes »<sup>(2)</sup>.

Ṭaha Ḥusayn dépasse les limites de sa déficience et ne tarde pas à apprendre la méthode braille, bien que les ouvrages n’aient pas encore été tous

---

(1) *Op.cit.*, p. 108.

(2) *Ibid.*, p. 109.

transcrits en braille à cette époque ; il se trouve dans l'obligation de chercher un lecteur. Cette quête l'amène à rencontrer l'amour de sa vie, sa lectrice « Suzanne » avec sa douce voix, au cœur d'une ville située sur l'arc méditerranéen. « Le jour où notre ami entendit cette voix... il vécut une seconde naissance. À partir de cette heure bénie, et pour toujours, l'angoisse ne s'approcha plus de son cœur »<sup>(1)</sup>. Sans songer une seconde à ce que le destin lui réservait, ni à ce que pourrait lui apporter cette voix, Ṭaha Ḥusayn note alors dans son autobiographie: « Cette voix, c'était celle de sa lectrice, une jeune fille qui lui faisait découvrir les œuvres maîtresses de la littérature française »<sup>(2)</sup>.

Fasciné par l'harmonie des lieux et de cette voix qui lui fait découvrir les plus beaux vers du poète français Jean Racine, il est malheureusement contraint un an plus, tard seulement, de retourner dans son pays, terriblement triste, en raison de la mauvaise situation financière de l'université du Caire. Ṭaha Ḥusayn passe alors des mois de désespoir en Egypte puis il revient à Paris et s'inscrit à la Sorbonne en

---

(1) *Ibid.*, p. 115.

(2) *Ibid.*, p. 115.

décembre 1915. Il adopte alors le costume européen et entreprend d'étudier de nouvelles sciences telles que la psychologie et la sociologie d'Emile Durkheim ainsi que les cultures et les arts. La chance frappe de nouveau à sa porte car il retrouve sa lectrice à Paris laquelle prépare notamment son concours d'entrée à l'École supérieure de Sèvres. Dans son livre de souvenirs, cette dernière se confie :

Il paraissait si abandonné, si perdu malgré la présence d'un frère qui malheureusement fut pour lui non pas une aide, mais une source continuelle de soucis, que ma mère lui proposa de venir habiter chez nous. Il accepta, mais avec beaucoup d'hésitation ; car lui, que rien n'arrêtait dans ses décisions importantes, était très timide dans la vie quotidienne. <sup>(1)</sup>

Ṭaha Ḥusayn habitait donc dans l'appartement de sa future épouse adorée mais en se rappelant comment il se protégeait des maladresses<sup>(2)</sup> vécu étant enfant

---

(1) Suzanne Taha Hussein, *Avec toi [de la France à l'Égypte: « un extraordinaire amour » Suzanne et Taha Hussein (1915-1973)]*, préface de Amina Taha Hussein Okada, Paris, éditions du Cerf, 2011, p. 22.

(2) Ṭaha Ḥusayn précise dans le chapitre IV de son ouvrage *Le livre des jours*, qu'il s'interdisait certains repas afin « d'éviter =

en raison de sa cécité. Mais depuis cette époque, il avait fait bien des progrès grâce aux yeux de Suzanne qui lui transmet sa culture mais aussi la géographie et la littérature française.

Le jeune aveugle finit un jour par avouer son amour à Suzanne Bresseau comme il le souligne dans son autobiographie: « Pardonnez-moi, je dois vous le dire, je vous aime. »<sup>(1)</sup>. Elle dit son étonnement. Ils sont si dissemblables, tout les sépare: la langue, la culture, ainsi que la religion. La jeune Suzanne évoque cette situation dans son livre: « Je n'avais jamais parlé à un aveugle, et j'étais un peu perplexe »<sup>(2)</sup>. Cette jeune fille qui n'a que 20 ans hésite avant de s'engager mais elle finira par accepter et l'épouser en 1917 à Paris.

Ṭaha Ḥusayn poursuit constamment ses études, sans se limiter à sa principale mission qu'est l'étude de l'histoire. Il prépare cette fois-ci un doctorat sur la philosophie sociale d'Ibn Ḥaldūn. En raison de l'intérêt qu'il portait aux cours de Durkheim, il

---

= les rires de ses frères et les pleurs de sa mère et surtout le calme et triste reproche de son père ». (p. 25-27.)

(1) Suzanne Taha Hussein, *op.cit.*, p. 22.

(2) *Ibid.*, p. 18

souhaita conforter sa passion pour cette science « sous la direction de ce grand savant ». Ce dernier va l'accompagner dans son travail de recherche pour l'aspect philosophique, tandis qu'un autre professeur orientaliste, Casanova, assurera le suivi de l'aspect historique.

Ṭaha Ḥusayn commence donc sa recherche et lit tous ce qui concerne son thème en français et en arabe « voire des textes traduits de l'allemand ou d'autres langues européennes... »<sup>(1)</sup>. Encouragé et soutenu en permanence par Suzanne, sa fiancée, qui notait ce qu'il lui dictait et en profitait pour corriger les quelques fautes qu'il faisait. Ṭaha Ḥusayn ne poursuivait sa rédaction que lorsque ses deux directeurs de recherche approuvaient son travail.

Malgré ses engagements, ses études et sa recherche, Ṭaha Ḥusayn n'oubliait pas de tenir son université égyptienne informée de l'avancement de ses travaux, notamment concernant sa licence en histoire et son doctorat.

À cette époque de 1917 Ṭaha Ḥusayn passe la licence, c'est le début de l'été. Il est épuisé, dépassé

---

(1) Taha Hussein, *La traversé intérieure*, *op.cit.*, p. 156.

par tous ces engagements et son mariage proche avec Suzanne. Il se trouve alors dans l'obligation de présenter un justificatif médical à son université et que son examen est reporté à la session d'automne, au mois de novembre. Grâce à ce report, le jeune étudiant parvient à se consacrer finalement aux préparatifs de son mariage.

La lectrice et l'intellectuel égyptien se marient le 9 août 1917, et voyagent au sud de la France le jour même. Néanmoins, l'examen final domine ses pensées. Il porte sur diverses disciplines à savoir: histoire de l'antiquité et du moyen-âge, histoire moderne et contemporaine, et d'autres disciplines telles que la géographie, la philosophie et aussi une langue étrangère. D'une exquise gentillesse, son épouse Suzanne se consacre encore une fois entièrement à ses révisions.

À leur retour à Paris, Ṭaha n'est pas tout à fait prêt pour son examen oral ; malgré sa peur et son défaitisme, Ṭaha réussit son examen et peut finalement se concentrer à sa thèse de doctorat.

Avec le même désir et la même persévérance, Ṭaha Ḥusayn soutient sa thèse intitulée: « Étude analytique et critique de la philosophie sociale d'Ibn

Khaldoun »<sup>(1)</sup>, et en 1917, il obtient brillamment son

- 
- (1) Son étude approfondie et son analyse de la philosophie sociale d'Ibn Ḥaldūn, lui ont permis de découvrir le domaine de la construction sociale. Mais Ṭaha Ḥusayn n'est pas devenu disciple de Ibn Ḥaldūn bien qu'il ait été influencé par ses théories, et qu'il l'ait considéré comme le fondateur de la sociologie: « c'est le même Ṭaha Ḥusayn qui, à l'occasion de mon séjour à l'université d'Alexandrie, qu'il dirigeait alors, [...], me révéla que le vrai fondateur de la sociologie n'était point Durkheim, mais bien Ibn Khaldoun » (voir la préface de la *Traversée intérieure* par Etiemble, p.10.). Par contre, il a suivi sa propre intuition, pour réunir philosophie, sociologie et histoire en s'appuyant essentiellement sur l'individu. Revenons un peu en arrière. Les idées sociales d'« Ibn Ḥaldūn » portent en premier lieu sur l'étude collective de la religion et de la vie sociale ; il a exploré une perspective sociologique, dans deux élans, un religieux et un non religieux, afin de définir une approche moderne de l'évolution, tandis que la théorie de Ṭaha Hussein se fonde sur le rôle crucial de l'individu dans la société: « Je n'ignore pas le fait que l'individu est une force qui peut être grande ou petite, mais en tout cas une force qui a une influence sur la formation de la force collective, sociale. [...] Il n'est pas scientifique de considérer l'individu comme une somme insignifiante. Mais je n'ignore pas non plus le fait que l'individu ne peut en aucun cas être imaginé comme détaché de la société. Dans son existence matérielle et morale, c'est toujours un produit social et un phénomène de la vie sociale. [...] Qu'est-ce que l'éducation matérielle et morale sinon un modèle selon lequel l'individu est façonné en fonction de l'image de la société dans laquelle il grandit ? » (Cité dans: =



diplôme de doctorat à la Sorbonne malgré le décès de Durkheim<sup>(1)</sup> qui l'a attristé. À cette époque, l'obtention de doctorat à la Sorbonne ne se résume pas au seul dépôt de la thèse et à la soutenance ; Ṭaha devait être capable de discuter avec les membres du jury sur trois sujets de leur choix, et il se trouva encore une fois dans l'obligation de faire des recherches en langue latine. Néanmoins il dépassa sa peur ce jour-là et mena des débats éminents auprès du jury qui le félicita. Ṭaha Ḥusayn fut enfin admis au grade de docteur avec une mention très honorable. Il poursuivit son parcours et obtint ensuite un diplôme supérieur d'histoire romaine.

À la fin de l'année 1919, Ṭaha Ḥusayn rentre dans son pays accompagné de l'amour éternel de sa vie ainsi que de leur premier enfant. Cet Ancien Azhariste rejoint sa terre natale, mais cette fois-ci

---

= « Circulations et échanges dans l'espace euro-méditerranéen (XVIII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles).Taha Hussein: Vier Wege zur Modernisierung, Abdellatif Bousseta »: Taha Hussein [1925], *Gâdat al-fikr* [Les Guides de la pensée], Le Caire, Dar al-Hilal, [Hussein 1925, 4]. Ces deux figures « sacralisent » la vie sociale par leurs théories mais sans appliquer les mêmes lois de la sociologie.

(1) Le 5 novembre 1917.

avec son diplôme de docteur et couronné d'un parcours hors norme ainsi que le rapporte Suzanne dans son livre: « Quand j'y repense, je suis encore stupéfaite qu'en moins de quatre ans quelqu'un d'aussi handicapé et de si peu préparé à la culture occidentale ait pu faire une licence, un diplôme d'études supérieures et une thèse de doctorat »<sup>(1)</sup>. Taha Husayn commence alors un parcours professionnel et malgré les difficultés rencontrées, il s'engage dans l'enseignement de l'histoire gréco-romaine, de l'Orient ancien et de l'Égypte musulmane à l'université du Caire. Dans le même temps, il se consacre à sa grande mission celle de la modernisation de son pays, de l'enseignement et de la culture.

---

(1) Suzanne Taha Hussein, *op. cit.*, p. 24.

### III. 1923 - 1932

Aveugle, qui issu d'une famille modeste, comme mentionné précédemment, sa situation financière commence à se stabiliser après son séjour en France, grâce aux traductions en arabe qu'il entreprend des œuvres d'Euripide et de Sophocle.

La civilisation et la culture européennes lui tenaient à cœur et influencèrent sa pensée. Son envie d'étendre ses horizons ne s'éteignit pas. Ṭaha Ḥusayn en effet ne fut pas seulement un professeur universitaire mais aussi un polémiste remarquable et le défenseur d'une culture profondément arabe mais ouverte. À cette époque, l'Égypte connaissait une période agitée, et était au bord de la révolution. Ṭaha Ḥusayn se tourna vers les libéraux-constitutionnels qui contribuaient notablement à la modernisation et il leurs prêta sa plume.

À partir de 1923, l'Égypte se stabilise et acquiert une certaine autonomie. La démocratie parlementaire est mise en œuvre, le pays est enfin dirigé par des leader tels Sa'd Zağlūl, mais un simple évènement va bouleverser et diviser l'opinion.

En 1924 en effet, dans ses publications et ses chroniques quotidiennes dans la revue *Al-Siyāssa*, Ṭaha Ḥusayn avec assurance, ouvre une polémique en critiquant de façon « virulentes »<sup>(1)</sup> le gouvernement du *wafd*, ce qui lui vaut un interrogatoire d'une heure durant laquelle il reste muet, et il se voit interdire d'écrire dans les numéros des 10 et 12 janvier 1924.

Une fois l'affaire classée, une année plus tard, Ṭaha Ḥusayn prend la défense de 'Alī 'Abd al- Rāziq, notamment en 1925. Il soutient cet ancien azhariste qui avait publié *L'Islam et les fondements du pouvoir*. L'ouvrage audacieux avait pour but de séparation deux piliers: la politique et la religion. Or cet auteur remettait également en question le caractère islamique du califat. Il fut alors l'objet de violentes attaques par des gens d'Al-Azhar qui n'hésitèrent pas à l'exclure. Les grands oulémas le destituèrent de son poste de juge et de son titre de '*ālim* (savant). Cet évènement est exposé de façon sarcastique dans les lignes de Ṭaha Ḥusayn: «Des gens d'Al-Azhar se sont coalisés contre cet homme et l'ont exclu de leurs rangs ; or, Al-Azhar est une chose, et la religion en

---

(1) Suzanne Taha Hussein, *op. cit.*, p. 242.

est une autre... Viens donc, discutons et rions de cette histoire comique »<sup>(1)</sup>.

Le chef du Parti libéral-constitutionnel, 'Abd al-'Azīz Fahmī, qui était aussi ministre de la Justice, proteste et finit par être révoqué en septembre 1925. Cela prouve le pouvoir qu'avaient alors Al-Azhar à cette époque ; trois jours passent et les autres ministres constitutionnels du cabinet d'union renoncent à leur démission.

Les crises persistent, et c'est dans ce contexte que Ṭaha Ḥusayn continue sa lutte. Suzanne l'évoque ainsi dans son livre: « On connaît ce scandale, cette incroyable levée de boucliers de l'ignorance et du fanatisme. Ce qu'on ne connaît pas, c'est ce que fut cette épreuve pour mon mari, qu'une constante pudeur aura toujours empêché de se plaindre. Ce livre, il l'avait commencé en janvier 1926, terminé en mars »<sup>(2)</sup>.

Tout en restant infrangible, Ṭaha Ḥusayn poursuit

---

(1) Luc-Willy Deheuvelds, « Taha Husayn et Le Livre des jours ; Démarche autobiographique et structure narrative », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 95-98, avril 2002, p. 274.

(2) Suzanne Taha Hussein, *op. cit.*, p. 242

sa recherche historique et sociologique sur les origines de l'islam, ce concept qui représente une croyance pour les uns mais pour d'autres une frontière qui ne doit en aucun cas faire l'objet de critiques même constructives ni permettre le développement scientifique de la société.

Dans le même élan, il développe donc ses recherches sur l'évolution de l'islam, mais des critiques violentes surviennent vis-à-vis de sa flexibilité et de son ouverture à l'Occident et son approbation des progressions scientifiques, culturelles et technologiques.

En mai 1926, Ṭaha Ḥusayn publie son premier livre sur la poésie antéislamique, un événement considéré comme majeur dans la vie de ce penseur, ce qui provoque un scandale d'une certaine gravité et lui vaut les foudres des oulémas d'Al-Azhar ; cette fois-ci l'affaire déborde et dépasse les frontières du monde arabo-islamique.

Dans cet ouvrage qui a fait couler beaucoup d'encre, l'écrivain met en question voire en doute l'authenticité de certains poèmes et dénonce des falsifications qui d'après lui influencent les décideurs qui utilisent la religion pour conserver le pouvoir. Selon Ṭaha Ḥusayn qui mène son étude en suivant la méthode

cartésienne<sup>(1)</sup>, la majorité des poésies dites antéislamiques, ont en réalité été composées par des contemporains des Omayyades et des Abbassides et imputées à des poètes préislamiques. En effet, Ṭaha Ḥusayn révèle dans son ouvrage le manque de fiabilité des narrateurs et il affirme que l'image conçue de la société préislamique est douteuse voire incorrecte. Selon lui, il est donc impossible d'interpréter le Coran en s'appuyant sur ses poésies, l'inverse est en revanche envisageable.

À travers cette thèse, Ṭaha Ḥusayn a voulu expliquer que ces poèmes étaient inventés dans un but politique, et que le tribalisme arabe était principalement à l'origine de cette falsification dont certaines prétendaient que leurs victoires étaient glorifiées par les poètes préislamiques.

Ce discours secoua le pays et plus encore l'université d'Al-Azhar ; la Revue *Al-Manār*<sup>(2)</sup> (Le Phare), accusa le professeur Ṭaha Ḥusayn de

---

(1) La méthode de Descartes, reposant sur l'intuition rationnelle et la déduction, ne serait rien sans le doute: – Le doute cartésien n'est pas sceptique, mais méthodique. Nécessaire pour balayer les fausses opinions et parvenir à l'évidence, il consiste à suspendre provisoirement tout ce qui n'est pas certain.

(2) Revue égyptienne parue en 1898.

combattre l'islam et de « contredire Dieu, Son Prophète et les hommes les meilleurs après eux, à savoir les califes *al-Rāšidīn* et les imams de la science et de la religion »<sup>(1)</sup>, tandis que le penseur Muḥammad Rašīd Ridā, l'accusait à son tour d'impiété dans ses commentaires: « un homme qui ne voit ni par les yeux ni par l'esprit »<sup>(2)</sup>. Pour appuyer ses propos, il ajouta que cet homme ne faisait que suivre les philosophes de l'Occident.

Ṭaha Ḥusayn se défend ainsi: « La polémique vient de ce que, selon la tradition, les poèmes du Ve siècle avaient joué un rôle considérable dans l'épanouissement de la langue arabe. C'est à travers eux qu'elle s'était forgée pour devenir langue de la Révélation. Ces poèmes avaient donc traditionnellement un caractère sacré que la critique remettait en cause, avec le risque de s'étendre au Coran et au Hadīth »<sup>(3)</sup>. C'est donc principalement le contenu et les arguments utilisés qui s'appuyaient sur le texte sacré qui furent

---

(1) Charif Maher, « Réformisme musulman et islam politique: continuité ou rupture ? », Pierre-Jean Luizard éd., *Le choc colonial et l'islam*. La Découverte, 2006, pp. 517-532.

(2) Solé, Robert. « Taha Hussein. L'aveugle qui montre la voie », *Ils ont fait l'Égypte moderne*. sous la direction de Solé Robert. Perrin, 2017, pp. 193-205.

(3) Suzanne Taha Hussein, *op. cit.*, p. 243.



la cause de ce scandale. Ṭaha Ḥusayn poursuit en ajoutant que « si le texte sacré (Coran) nous parle d'Abraham et de son fils Ismaël, cela ne suffit pas pour prouver historiquement qu'ils ont existé ».

Ṭaha Ḥusayn se retrouve donc face aux protestations virulentes des chefs d'Al-Azhar, et à la réaction inattendue du recteur de l'université Fouad I<sup>er</sup>, Aḥmad Luṭfi al-Sayyid, qui sanctionne le livre et tous ses exemplaires. L'ouvrage sera republié mais sans les passages censurés par le gouvernement. À cette époque la religion notamment l'islam jouait un rôle crucial dans l'administration et les délibérations des affaires du pays.

L'affaire ne s'arrête pas là et donne lieu à des procès. Ṭaha Ḥusayn continue d'être considéré comme une arme inflexible qui provoque de la crainte ainsi que le souligne Jean Cocteau dans son hommage<sup>(1)</sup>.

---

(1) « Taha Hussein est à l'index. Il est aveugle. Il voit plus loin qu'il n'est permis de voir en Égypte. C'est une âme inflexible. On devine une force crainte. Cette force est sans doute plus grande que lorsqu'il était ministre. Elle augmente d'être dans l'ombre. On le consulte. On l'aime. On le déteste. On le craint. En face de ses lunettes noires qui vous regardent, il semble que les vestiges de l'ancienne Égypte retrouvent un sens et cessent d'être des buts de promenade. ». Voir Solé Robert. *op. cit.*, pp. 193-205.

Menacé de mort, Ṭaha Ḥusayn quitte son pays pour la France avec son épouse en mai 1926. Pendant son exil à la Haute-Savoie un événement improbable survient: en neuf jours il parvient à dicter le premier des trois tomes de son chef d'œuvre *Al-Ayyām* (Le Livre des jours). Ce premier volume, paraît sous forme de feuilleton pendant la crise de 1929 avant d'être publié. Ce choix audacieux fait de ce récit autobiographique une œuvre à part dans l'histoire de la littérature arabe.

#### IV. 1932 - 1952

Ṭaha Ḥusayn poursuit son étude des sources grecques, et à la volonté d'en faire profiter son pays ainsi que le monde arabe. L'enseignement reçu à la Sorbonne lui a fait découvrir les concepts du positivisme, et en s'appuyant sur ses fondements il définit la « philosophie aristotélicienne » comme base sur laquelle la société sera à même de progresser intellectuellement.

Avec le même objectif, Ṭaha Ḥusayn entreprend de traduire des pièces théâtrales ou de la poésie: *Zadig* de Voltaire, des poèmes de Baudelaire ou encore des essais *la Loi de l'homme*. En parallèle, il étudie des articles concernant des auteurs étrangers afin de les présenter et d'analyser leurs œuvres.

Cet intellectuel se distingue des autres hommes de lettres de son pays l'Egypte et s'inscrit dans un courant occidentaliste où il se consacre sans compter à son combat, celui de la science et de l'éducation, cherchant à favoriser l'évolution politique et sociale.

Mais les épreuves ne lui laissent aucun répit. À tout prix certains essaient de le détruire. Suzanne l'évoque dans ces lignes s'attristant du fait que son mari payait cher le seul crime d'être libre: « ...Mais cette fois on voulait vraiment l'écraser. Non seulement on l'a chassé d'une Faculté dont il était l'honneur et le ressort, mais on a voulu brûler ses livres, on lui a pris la maison qu'il occupait, on l'a couvert d'insultes, on a essayé de lui enlever tout moyen de vivre, en empêchant, par exemple, la vente du journal qu'il publiait, en prévenant les représentations étrangères d'avoir à s'abstenir de lui transmettre toute offre de travail »<sup>(1)</sup>. Ce n'était certes pas facile d'être alors un homme intellectuel, un penseur audacieux, défenseur de ses idées ; toutes les portes se ferment alors devant lui sauf celles de l'université américaine du Caire qui le soutient en lui demandant une série de conférences, ce qui le reconforte.

Taha Ḥusayn reprend sa synthèse, de façon plus fine cette fois, en proposant de consolider les liens entre la civilisation de l'Égypte ancienne, la civilisation arabe et celle de l'Europe moderne. Il indique: « à la première l'art, à la seconde la langue

---

(1) Suzanne Taha Hussein, *op. cit.*, p.306

et la religion et au dernier tout ce dont nous avons besoin aujourd'hui ; il n'y a pas de mal à cela puisque nous conservons intacte notre personnalité égyptienne »<sup>(1)</sup>. Il met son espoir dans le retour à l'histoire dans le but de convaincre sa société de bâtir un système différent, un système basé sur des valeurs, notamment. Il focalise principalement son attention sur la structure du système éducatif et tente d'intégrer les langues étrangères, comme le grec et le latin, dans l'enseignement secondaire, langues qu'il considère comme une entrée pour accéder aux autres sciences et civilisations.

Elu en 1931 doyen de la faculté des lettres, il est écarté, renvoyé et réélu à plusieurs reprises. Il est forcé à une première démission la même année et probablement le même jour que son installation à la faculté. De nouvelles idées et pensées commencent à voir le jour en Egypte mais la liberté n'est pas réellement acceptée, ce qui conduit à la révocation de Ṭaha Ḥusayn de son poste de doyen en 29 mars 1932 par le premier ministre Isma'īl Ṣidqī Pāšā. Sont

---

(1) Hassan Muhammad Hassân, « Choix culturels et orientations éducatives en Égypte. 1923-1952 », *Égypte/Monde arabe*, Première série, 18-19, 1994, pp. 17-37.

en cause la publication de la poésie « antéislamique » mais aussi les postures politiques qu'il adopte tout au long de sa carrière. Le ministre va plus loin encore en retirant à l'ancien professeur son gagnepain et son logement à Héliopolis. Cet événement sera suivi d'une deuxième mise en retrait en 1944. Le combattif docteur « Ṭaha Ḥusayn » quitte donc à deux reprises l'université qu'il avait fondée, celle d'Alexandrie, avant d'obtenir le poste de recteur à cette même université pendant deux ans. Il finit néanmoins par en être définitivement écarté.

Son comportement était à l'évidence celui d'un homme qui ne se souciait pas d'« arrondir les angles »<sup>(1)</sup> et qui ne renonçait presque jamais. Jamais il ne s'est dans la discipline des Lettres ni seulement dans l'écriture. Mais cette fois il décide de se retirer totalement des responsabilités académiques et officielles pendant six ans. De 1944 à 1950 le doyen des lettres arabes explore et se consacre probablement entièrement à l'écriture.

Ṭaha et quelques intellectuels proches de lui voulaient amener l'Égypte vers la civilisation et la modernité.

---

(1) Robert Solé, *op. cit.*, pp. 193-205.

D'esprit libre, le grand intellectuel mène plusieurs combats, aborde des thèmes particulièrement délicates tel que l'islam, sans se préoccuper des critiques violentes, des préjugés portés contre lui ni des attaques. Dans cet élan, il consacre quelques ouvrages au prophète Muḥammad, notamment *'Alā hāmiš assīra* (En marge de la vie du Prophète) en trois tomes parus en 1933, 1937 et 1938. Contrairement à son ouvrage sur la poésie antéislamique, la publication du premier volume de ce livre connaît un accueil chaleureux de la part du public. Ce succès inattendu apporte du réconfort à Ṭaha Ḥusayn après ce qu'il avait vécu en silence durant son exil.

Durant cette période de calme, Ṭaha Ḥusayn règle ses comptes avec les oulémas d'al-Azhar.

Défenseur des droits de l'homme, Ṭaha lutte ainsi pour l'accès des femmes de son pays au savoir, à l'enseignements supérieur notamment et au travail. C'est au nom de ce combat qu'à la fin de l'année 1933, les membres de l'union féministe fêtent les premières lauréates égyptiennes. Cependant, des années plus tard, il écrit un livre où il met en exergue les conditions difficiles de la vie des femmes égyptiennes et ce qu'elles subissent, à savoir: des actes de

violence et de soumission. Dans de telles circonstances, Ṭaha Ḥusayn paie cher ses déclarations qui lui valent des accusations, telle que « suiviste de l'Occident » et l'opposition farouche de nombreux penseurs.

Novateur dans sa pensée et pour mieux conduire l'Égypte vers le développement, Ṭaha Ḥusayn suggérait que soit dispensé un enseignement commun dans toutes les écoles et estimait que la formation azharienne devait rester un choix. Son voeu était d'inclure la laïcité, notamment la séparation de l'Etat et de la religion. Les traditionnalistes en effet ne pouvaient souscrire à une telle proposition voire à un si dangereux débat. Il se tourne ensuite vers la culture et publie en 1938 son essai *L'Avenir de la culture en Égypte*. Mais ses combats et ses responsabilités ne l'éloignent pas du monde littéraire et ne l'empêchent pas d'écrire. En 1939, il publie le seconde tome du *Livre des jours*.

Sa ténacité, son courage et son caractère indépendant le poussent toujours vers l'avant, malgré les difficultés tant dans sa vie personnelle que professionnelle. Ṭaha les franchit et en 1942, il propose la gratuité de l'enseignement, idée qui avait été acceptée initialement mais pas encore appliquée. La même année et en



pleine guerre, Ṭaha Ḥusayn fonde l'université égyptienne à Alexandrie dont il deviendra le premier recteur.

Le succès survient un peu plus tard, en 1950, quand il devient ministre de l'éducation nationale, poste que le Wafd lui offre. Ṭaha Ḥusayn accomplit là l'une de ses œuvres les plus importantes, celle de mettre en application sa proposition d'un enseignement gratuit. Créé ensuite, la seconde université fut nommée 'Ayn Šams. Ṭaha Ḥusayn participe à l'inauguration de l'institut d'études islamiques qu'il avait fondé à Madrid (Instituto Egipcio de Estudios Islámicos en Madrid), et il soutient la création d'une chaire de littérature arabe à l'Université d'Athènes. Il reçoit à plusieurs reprises le titre de docteur « honoris causa ».

Devenu membre du comité du « Centre international d'études de la philosophie arabe », il obtient le prix des Nations Unies pour les droits de l'homme et est élu président de l'Académie du Caire en 1963.

En 1952, l'Égypte connaît une brutale secousse politique « (...) Elle vit un bouleversement politique global, suite au coup d'État des officiers libres le 23 juillet 1952 ; la république est proclamée le 18 juin

1953, mettant fin au Royaume d'Égypte et à l'occupation britannique »<sup>(1)</sup>. Ṭaha Ḥusayn devient le chef de rédaction du journal étatique « la République », où il rédige un nombre remarquable d'articles ; sa défense de l'indépendance et de la liberté ne connaît aucune limite.

Voyages, colloques et conférences s'enchaînent à l'étranger, avec des objectifs culturels de plus en plus grands... En septembre 1952, il part en voyage avec son épouse à Venise où se tient la conférence des artistes et des écrivains à la suite de celle qui célébrait la fondation de Cini<sup>(2)</sup>.

À partir de cette année-là, qui voit notamment la fin de la révolution, Ṭaha Ḥusayn se trouve marginalisé à l'instar des intellectuels de son pays, mais sa renommée internationale ne cesse jamais de rayonner.

- 
- (1) Entretien avec Ṭaha Ḥusayn, réalisé par Najm al-Dīn 'Abd al-Karīm, Radio al-Kuwayt, s.d, [www.youtube.com/watch?v=ItNL7IvngPo&list=PLWWPA76Xk7YZhib3Ve7WFSOuKXn2egCZv&index=2](http://www.youtube.com/watch?v=ItNL7IvngPo&list=PLWWPA76Xk7YZhib3Ve7WFSOuKXn2egCZv&index=2)
  - (2) La fondation Giorgio Cini, créée en avril 1951 par le comte Vittorio Cini en mémoire de son fils Giorgio, avait pour vocation initiale de restaurer et d'entretenir les bâtiments de l'île de San Giorgio Maggiore et d'en faire un centre international d'art. Voir Suzanne Taha Hussein, *op. cit.*, p. 144

En 1953, Ṭaha Ḥusayn reprend l'écriture de son livre *'Alī* qui sera publié la même année. C'est aussi à cette période que Giorgio la Pira initie avec lui des rencontres organisées et qui portent sur la civilisation chrétienne et la paix. En même temps, il continue à se questionner sur l'islam et son passé, et il publie *al-Fitna al-Kubrâ* <sup>(1)</sup> et participe aux activités du centre greco-catholique fondé par Mary Kahil avec l'aide de Louis Massignon.

Il devient un homme politique universellement reconnu pour ses combats, ses victoires et son audace. Ṭaha Hussein a toujours été convaincu de la nécessité du métissage culturel et c'est grâce à sa lutte et sa ténacité que l'Égypte a pu accéder à la modernisation de son système étatique d'enseignement.

Le 2 juin 1955, Claude Moënis, le fils de Ṭaha Ḥusayn, épouse Leïla, la petite-fille du « prince des poètes », Ahmed Chawki (1868-1932), et c'est à cette occasion que ces deux grands hommes de lettres arabes célèbrent leur alliance familiale.

---

(1) Taha Hussein, *La Grande Épreuve. 'Uthmân*, Paris, Vrin, « Etudes musulmanes », traduit par Anouar Louca, Révisé par Jacques Jomier, Paris, éd, Librairie philosophique, J. Vrin, 1974, 158, p.

À Guizah, sur la route des pyramides, dans une villa admirable appelée Ramatane dotée d'un joli jardin, Ṭaha Ḥusayn s'installe avec son épouse après avoir quitté avec beaucoup de regret l'appartement de Zamālik en 1956. Cette villa est aujourd'hui devenue le musée Ṭaha Ḥusayn.

En 1960, le désormais célèbre Ṭaha Ḥusayn et sa femme voyagent en Italie, passent quelque temps avec des proches tels que le maire de Florence, Georgio La Pira. Ṭaha ne cesse pas de travailler, avec ou pour l'UNESCO et dans le but de faire découvrir au plus grand nombre la culture arabe contemporaine.

C'est dans ses actes que Ṭaha Ḥusayn traduit ses promesses, celles de l'enfant qui voulait devenir un homme capable de tracer des chemins de savoir et de faciliter l'accès à la connaissance aux plus démunis. Cet intellectuel qui avait un regard insolite pour son époque, analysait avec acuité l'état de son pays malgré sa cécité, le regardant non pas avec ses yeux mais plutôt avec ses pensées.

En 1973, le 28 octobre, l'Égypte, le monde et la littérature arabe perdent un monument de la langue arabe et française, un combattant de la liberté des

pensées et des droits de l'homme. Le 31 octobre, des vagues d'Égyptiens, d'enfants et d'adolescents, pour lesquels « Ṭaha a fait tant d'efforts »<sup>(1)</sup>, suivent ses solennelles funérailles, célébrées dans l'amphithéâtre de l'université. Ce jour, lui ont été rendus des hommages majestueux que Suzanne décrit ainsi dans son livre: « On assista soudain à un hommage unanime, grandiose. On eut dit que cinquante ans d'Égypte revivaient dans les mémoires et dans les cœurs. Et cela était d'autant plus impressionnant que le silence était absolu »<sup>(2)</sup>

---

(1) Suzanne Taha Hussein, *op. cit.*, p. 257

(2) *Ibid.*, p. 98.

## **Retour sur Ṭaha Ḥusayn et Suzanne Bresseau**

La femme qui deviendra l'épouse de Ṭaha Ḥusayn est Suzanne Bresseau. Sa vie est tout aussi passionnante que celle de son mari. On se demande comment cette jeune Bourguignonne chrétienne a fini par épouser un des plus grands hommes de lettres arabes. Suzanne est née en 1895 dans une famille de la petite bourgeoisie rurale. Dans le chapitre « Réflexions sur un texte, une vie, un monde » que l'on trouve en postface de l'ouvrage *Avec toi, De la France à l'Égypte: "un extraordinaire amour" Suzanne et Ṭaha Hussein (1915-1973)*, Zina Weygand et Bruno Ronfard expliquent que les parents de Suzanne faisaient partie d'une micro-élite locale qui était prise dans un processus d'ascension sociale mais qui fera faillite en 1900.

Suzanne étudie au lycée de Montpellier, puis au lycée Fénelon à Paris où elle prépare le concours d'entrée à l'École normale supérieure. En 1915, pendant la première guerre mondiale, elle retourne à

Montpellier et rencontre l'homme avec qui elle partagera sa vie.

La rencontre de Ṭaha et Suzanne est raconté dans *La Traversée intérieure* et dans *Avec toi, De la France à l'Égypte*. Il est intéressant de comparer les deux points de vue qui racontent le même événement pour avoir un aperçu des deux ressentis.

Ṭaha Ḥusayn dans son autobiographie évoque ainsi leur rencontre: « ...quand tout à coup, un beau jour de printemps, cette vie lui adressa un sourire qui transforma le reste de son existence ». On note la métaphore qu'il utilise pour parler de Suzanne et du bonheur qu'il a ressenti en la rencontrant. Il continue: Cette voix, c'était celle de sa lectrice, une jeune fille qui lui faisait découvrir les œuvres maîtresses de la littérature française.

Suzanne est en effet celle qui accompagnera Ṭaha dans ses lectures et qui le soutiendra quand il était étudiant. Il la compare à un soleil éblouissant, à une voix et à un guide, tant spirituel que vital puisqu'il écrit, parlant de lui: « Jamais notre ami ne fut plus heureux que le 12 mai 1915. Jamais il ne se mit à l'étude avec plus d'acharnement qu'à partir de ce jour ».

Pour ce qui est de Suzanne, elle raconte cette rencontre dans ses mémoires et parle ainsi de son ressenti: « Je n'avais jamais parlé à un aveugle, et j'étais un peu perplexe. Je suis revenue dans sa chambre d'étudiant. Nous causions, je lui lisais quelques chapitres d'un livre français. »<sup>(1)</sup>

On comprend que pour Suzanne, la cécité de Ṭaha ne constituait en rien une barrière à une potentielle amitié bien qu'elle explique qu'elle en fut « perplexe ». Sa venue dans la chambre de l'étudiant et le temps qu'elle consacrait à lui faire la lecture est déjà une preuve d'amour. Elle explique par la suite qu'après son retour en Égypte et son obtention d'une deuxième bourse pour Paris, il aurait logé chez elle et sa mère dans une chambre qui était disponible. Elle insiste sur le fait que Ṭaha était timide et qu'il prenait ses repas tout seul dans sa chambre par manque de confiance en lui et pour éviter tout accident lié à sa cécité<sup>(2)</sup>.

On note aussi que pour Ṭaha Ḥusayn, le rôle qu'assume Suzanne dépasse celui d'une simple lectrice. Dans un numéro de la revue *Al-Hilal*, consacré à « la

---

(1) Suzanne Taha Hussein, *op. cit.*, p. 33.

(2) *op. cit.*, p. 34.



femme et l'amour » et qui a été reproduit en janvier 1935 dans la revue *Un effort* (Georges Henein), Ṭaha Ḥusayn y écrit dans un passage qui s'intitule « Ma compagne » que Suzanne avait un rôle de tutrice, mais aussi celui d'amie: « Mon amie était mon professeur, c'est à Elle que je dois d'avoir appris le français et d'avoir approfondi la littérature française, c'est à Elle que je dois d'avoir appris le latin et d'avoir réussi dans ma licence de lettres, c'est à Elle enfin que je dois d'avoir appris le grec et que je pus lire Platon dans les textes. »<sup>(1)</sup>

Leur relation au début de leur rencontre mais aussi on le devine, tout au long de leur vie, sera une relation fondée sur le respect, sur la soif d'apprendre l'un de l'autre et d'échanger. Une relation de maître à élève, et une relation amicale. Elle est pour Ṭaha Ḥusayn, une voix, un guide, mais aussi quelqu'un sur qui il peut compter. Elle l'accompagnera tout au long de sa vie, dans sa vie étudiante, ses lectures, puis en tant qu'épouse, dans sa vie sociale et ses voyages d'affaires partout dans le monde. Enfin elle

---

(1) Ṭaha Hussein, « Ma compagne », in *Un effort: Revue du Groupement des Essayistes, jeunes intellectuels francophones du Caire (1928-1938)*, janvier 1935, p. 5

sera à ses côtés lorsqu'il s'éteindra. Sa présence est pour lui très importante en raison de sa cécité. En effet, rappelons-le Ṭaha a perdu la vue à l'âge de trois ans, c'est donc extraordinaire qu'un homme de lettres et un écrivain tel lui n'ait pu disposer de l'instrument principal de tout écrivain, la vue.

Dans un podcast de France Culture<sup>(1)</sup>, dans la rubrique *Cultures d'Islam*, une émission appelé « Suzanne et Ṭaha Hussein » fut consacrée au couple, à leur vie commune et au livre de Suzanne Bresseau qui relate ses souvenirs. Tout au long du podcast, une chercheuse, Zina Weygand, du Conservatoire National des Arts et Métiers, mais aussi historienne des aveugles et de la cécité, et la petite fille de Ṭaha Ḥusayn, Amina Okada, conservateur en chef du musée Guimet, sont revenues sur l'histoire de ce couple, avec Abdelwahab Meddeb, l'animateur de l'émission.

On retient de ce podcast qu'on oublie parfois, que Ṭaha Ḥusayn était aveugle tant son rôle fut immense dans la promotion de la culture arabe mais aussi dans l'établissement d'un dialogue entre les civilisations,

---

(1) <https://www.franceculture.fr/emissions/cultures-dislam/suzanne-et-taha-hussein>

notamment via ses traductions et ses romans. Suzanne témoigne du rayonnement international de cette œuvre dans ses mémoires. On note aussi qu'à travers les pages qu'écrit Suzanne sur son époux, on comprend que Ṭaha Ḥusayn n'a jamais été tenté par le retrait ou le repli sur soi. Même quand il traversait des périodes difficiles, il conservait son esprit d'ouverture aux autres. On comprend que ce n'est pas sans lien avec le rôle que jouait son épouse en permanence à ses côtés, qui scrutait tous ses faits et gestes de manière bienveillante et vigilante. De plus, il y a dans cette émission un passage très important où Amina Okada Ṭaha Ḥusayn explique que dans ses souvenirs de petit enfant, elle sentait que le couple que formait ses grand-parents était très fusionnel, de manière presque troublante.

Dans les passages suivants<sup>(1)</sup>, Suzanne décrit ses voyages avec Ṭaha Ḥusayn et s'attarde sur les réactions politiques ou culturelles de celui-ci lors de leurs rencontres, leurs visites ou leurs découvertes dans les sociétés qu'ils découvraient ensemble.

---

(1) Suzanne Taha Hussein, *op. cit.*, p. 246-256.

## Extrait de « *Avec toi* »

Ṭaha s'assit sur une grosse pierre ; et tout rêveur soupira: « Eh bien ! Ce cardinal n'était peut-être pas très sûr du Paradis, pour en avoir fait un sur la terre ! » Grâce à Claude je connus quelques églises de l'Aventin, et petite, antique, dépouillée, Santa-Maria-in-Cosmedin, qui m'émeut entre toutes. Et notre distingué ambassadeur, Taher El-Emari, nous accompagna auprès du pape Pie XII. J'étais bien émue en parcourant les longues salles qui précèdent le bureau où nous fûmes introduits. Je pensais à la France, aux miens, qui auraient été heureux d'être avec moi. Quand j'entrai, ce fut presque un désarroi. La frêle silhouette blanche, le visage aussi blanc que la robe, les yeux noirs qui me regardaient avec bienveillance, l'intensité de la vie intérieure, de la spiritualité qui brûlaient dans ces yeux, la courtoisie simple si loin des vains protocoles ; j'eus un choc ; l'émotion, le respect m'écrasaient. Je n'ai pu articuler que deux ou trois mots. Ṭaha et Claude, fortement frappés eux

aussi, furent plus raisonnables ; et l'entretien s'engagea. Taha n'a jamais oublié l'accent avec lequel Pie XII, quand nous prîmes congé, dit: « Monsieur, je veux prier pour vous, pour les vôtres et pour votre pays.» Quand il rappelait ce moment, il insistait toujours là-dessus: « Comme il a dit: pour votre pays. » Je sais qu'on a beaucoup attaqué, qu'on attaque encore, un homme que l'on disait distant, et qui ne refusait pas toutes les approches, un homme qui n'a pas craint de recueillir et de protéger des juifs menacés. Je ne me donnerai pas le ridicule d'insister. Et je n'ai pas à juger de son comportement en tant que chef de l'Église. Je n'ai pas rencontré beaucoup de personnages qui m'aient à ce point impressionnée ; je le dis. En novembre, Madrid. Ce n'était pas notre premier voyage en Espagne. Nous y étions venus en 1948, sur invitation de l'Université. Taha avait parlé à Madrid et à Grenade. À Grenade, nous étions logés sur la colline de l'Alhambra. J'appris avec étonnement que ce sont les soldats de Napoléon qui ont planté les beaux arbres que nous admirions. Pourquoi, hélas, y a-t-il d'autres souvenirs ? Bien sûr, il ne s'agit pas des cyprès du Généralife, ces extraordinaires cyprès. Un après-midi, nous nous promenions avec Garcia

Gomez dans la magnifique allée au-delà des fontaines, encore une merveilleuse vision de fontaines, quand nous sursautâmes, interpellés par une voix aiguë et retentissante, qui aurait pu être celle d'un gamin faisant une farce et qui était celle d'un très sérieux avocat de Grenade. Il s'était caché derrière les arbres, comme un gosse, pour nous surprendre. C'est lui qui m'avait dit, comme nous allions dîner tous ensemble dans un restaurant sans façon, après la conférence de Taha: « Je pensais bien entendre un savant professeur, j'ai entendu un maître... » La bonne grâce, la simplicité de tous, la façon dont Lucena nous accueillit en famille, la gentillesse comique avec laquelle il se mit par terre au jardin pour me chercher des fraises, la compétence et la fierté de Josefina nous expliquant les monuments qu'elle nous montrait, la beauté du ciel et des pierres rouges, un vrai flamenco « pas pour touristes », tout nous fut agréable. Pourtant – puisque je me souviens – sur la route de Grenade à Séville, un groupe marchait péniblement, un homme, une femme, deux petits enfants. Tout à coup la femme s'abattit. On s'arrêta. Le chauffeur aida l'homme à porter dans la voiture la femme évanouie. Claude fit monter les petits. On put les laisser tous

au premier poste de secours. J'avais demandé au chauffeur: « Un autre bébé, sans doute ? » La réponse était venue comme un coup de fouet: « Non, la faim. » Le visage de l'homme était aussi terrible que la voix du chauffeur. Il n'avait pas dit un mot pendant tout le trajet. Il fixait la route, impassible, retranché dans un farouche orgueil. Claude lui offrit une boîte de cigarettes. Même cela, il le refusa. Tout ce voyage nous le fîmes en voiture. Les routes, il y a vingt-cinq ans, étaient presque désertes. Le chauffeur était un militaire. Quand on traversa la plaine de la Manche, il fallut le réveiller de temps en temps ; il s'endormait sur ce parcours absolument rectiligne, où on ne voit que des oliviers, et encore des oliviers. Il grommelait: « Retta, retta » droite, droite. Le voyage officiel de 1950 nous mena seulement à Madrid et à Tolède. Ṭaha inaugura l'Institut d'études islamiques, qu'il venait de créer, dans une ambiance très cordiale. C'est là que le ministre de l'Éducation lui disposa sur l'épaule et la poitrine le grand cordon de la Croix d'Alphonse X le Sage, aidé dans cette tâche compliquée par le ministre des Affaires étrangères. Un cordon beaucoup plus petit, mais fort joli, lui fut fixé autour du cou, à l'Académie royale d'histoire par le duc

d'Albe qui en était le président. C'est un fidèle souvenir qui m'attache à la mémoire du duc d'Albe. Une sympathie spontanée s'était établie entre nous. Nous l'avions connu à notre premier voyage. Rien ne laissait prévoir que dès le premier moment nous sentirions aussi à l'aise avec lui qu'avec un vieil ami. Cet abord direct, qui prit vite une nuance affectueuse, nous y avons tous été très sensibles. Avec Claude il fut vraiment charmant. Au dîner que Taha devait offrir, nous tenions à le prier. La difficulté était qu'on ne pouvait pas lui donner la place qui eût dû être la sienne. Son attitude envers le régime était aussi fière que discrète... et c'est le gouvernement qui nous recevait. Je m'en ouvris à lui, très simplement. Tout aussi simplement il me dit ne pas tenir compte de ces choses-là. Et il vint. Il était à la troisième place. Mais quand on se leva de table, il vint à moi, m'offrit son bras, et tout le monde nous suivit dans le salon où la soirée devait se poursuivre avec de la musique. De la musique, on nous en avait offert, et d'une bien jolie façon. Dans un ravissant palais du XVIII<sup>e</sup> siècle, le palais de Viana, on exécuta le Quatuor en ré mineur de J. Arriaga, sur des instruments anciens. Il y avait là



Rodrigo, au début de sa carrière, mais qui avait déjà écrit le Concerto d'Aranjuez. Sa jeune femme chanta des chansons espagnoles, dont une de Rodrigo. Le fait que ce musicien est aveugle me touchait particulièrement. On nous envoya très vite un enregistrement du Concerto d'Aranjuez. Tolède a presque ensorcelé mon fils. Il en parla à la radio avec l'émotion toujours présente ressentie devant sa tragique beauté. Tous trois nous nous attardâmes dans le délicieux patio de la maison du Greco, assis sur le « mastaba » de briques ; halte intime mi-close, séparée du jardin, mais ouverte sur ses feuillages et ses senteurs. Beaucoup d'au revoir amicaux accompagnaient notre départ de Madrid. Et nous courûmes à Londres. J'y arrivai avec une vilaine grippe, commencée en Espagne, qui m'empêcha d'aller avec Taha chez Sir John Maud. Je le regrettai. John Maud était sympathique, et, depuis Le Caire, voulait nous faire connaître sa femme, excellente musicienne. Mais je passai seule dans le confortable appartement du Claridge, sans parler, une soirée si reposante auprès d'un glorieux feu de bois que je partis pour Oxford dans un état à peu près convenable. Wayment, le traducteur de la deuxième partie du Livre des jours

nous y emmena dans sa voiture. Il faisait bien vilain ; le paysage disparaissait dans un épais brouillard ; on devait aller très lentement pour ne pas se retrouver dans le fossé. À Oxford, le temps était un peu meilleur, mais novembre n'est pas juin, et cet Oxford-là n'était pas celui de 1928. Tout de même, il ne pleuvait pas quand Taha, peu habitué aux usages britanniques, et d'ailleurs toujours si gentiment timide en ces occasions, entra, revêtu de la robe écarlate, dans la cour, puis dans l'amphithéâtre du Sheldonian Theater. Le discours que lui adressa le public orator fut prononcé en latin ; cela rajeunit le nouveau docteur. On nous emmena à Manchester. Le lord-maire nous reçut au Town Hall, cérémonieux dans le costume avec la grosse chaîne autour du cou, mais très affable dans la conversation. Je demeurai frappée de ce qu'une ville aussi noire, aussi mouillée, aussi inévitablement triste, soit, grâce à l'entrain et à l'intelligence de ses habitants, une ville très gaie. Fermées les portes sur le ciel sale, sur l'obscurité lugubre, on est réchauffé dans les lumières, le bruit des conversations animées, content de rencontrer des visages ouverts et souriants, absolument sympathiques. Le déjeuner à l'Université fut agréable; l'entretien avec un professeur de

littérature française à Manchester un peu inattendu. Il adressa à Ṭaha un joli discours qu'il termina ainsi: « Je tâcherai, pour me faire pardonner mon audace et en dépit des défaillances de la transcription, de vous citer, en les appliquant à vous-même, ces fragments d'un poème que vous connaissez mieux que quiconque, puisqu'il est d'Al-Mutanabbi: "Les œuvres humaines sont à la mesure de la volonté dont elles procèdent. Et les dons des hommes sont à la mesure de la générosité de leurs âmes. Vous avez tellement transcendé l'humain et la sagesse que vous voici, dit-on, conscient de l'inconnu."

Bien sympathique aussi J. Barbiroli qui dirigea longtemps les concerts de Liverpool. Au concert où nous fûmes invités, il vint à l'entracte s'asseoir près de Ṭaha, et ne le quitta que pour retourner à son pupitre. On revint sur Londres. Mais auparavant il y eut Cambridge, nouveau pour nous. Là aussi on était gai et très hospitalier. Ce fut un vrai plaisir que de déjeuner avec E.M. Forster, dans un cadre tout à fait comme je l'imaginais. Il vivait à King's Collège ; nous étions quelques-uns dans la chambre d'un de ses amis. Cet homme causait volontiers, avec animation. J'aimais ses livres, j'ai aimé leur auteur. Il

était avec nous à un service – je devrais peut-être dire « le culte », où le recteur nous conduisit dans la chapelle du collègue. Ce recteur était très accueillant, sa femme aussi. Ils ne pouvaient pas savoir que Ṭaha était allergique aux champignons. Après le dîner, ce même soir, Ṭaha recevait avec moi nos invités à la soirée que nous donnions, quand soudain, il s'effondra. Émotion. Branle-bas. Vite un médecin. Vite deux hommes qui emportent dans l'ascenseur mon Ṭaha sans connaissance. Enfin sa chambre, et le processus habituel. Mais, le lendemain, les journaux de Londres annonçaient que le ministre égyptien de l'Éducation avait eu une syncope au cours d'une réception. La BBC aussi. Un déluge de télégrammes inquiets s'abattit sur nous ! Les journées continuaient à être bien remplies, de diverses manières. Ṭaha s'entendit très bien avec le ministre des Affaires sociales, qui était une femme. Ils se trouvèrent tout à fait d'accord sur un point de culture physique, je crois qu'il s'agissait de boxe. Elle en fut très satisfaite car en général on n'était pas de son avis. On visita des collègues ; on prit là des quantités de photos ; elles me plaisent. Ṭaha y est très vivant, heureux comme il l'était toujours au milieu des étudiants ou des écoliers. Sur le chemin du retour, nous embrassâmes

maman en courant. Il devait y avoir, au printemps suivant, un autre doctorat, celui d'Athènes. Nous arrivâmes, sans le faire exprès, le 25 mars, jour de la Fête nationale, amicalement reçus par les officiels et par notre ambassadeur, Adly Andraos; nous allâmes, le lendemain, porter notre gerbe au Soldat inconnu.

Le programme de ce séjour était si chargé que j'eus à peine le temps de revoir l'Acropole (et j'étais sans Ṭaha). Nous y étions allés, heureusement, pendant une escale. J'avais toujours le souvenir de fleurs écloses dans une flaque d'eau demeurée entre les dalles. Assurément, j'avais plus longuement regardé le Parthénon et les cariatides de l'Erechthéion, mais il n'est pas défendu de voir aussi les fleurs parmi les ruines. Les fleurs, cette fois, ce furent les asphodèles, je n'en avais jamais vu, et les tulipes rouges à courte tige, qui revêtent de couleur les terres entre Athènes et Thèbes, ailleurs aussi, sûrement, et encore les humbles fleurs de camomille à Delphes, tout autour de la fontaine de Castalia. Prestigieux voyage d'Athènes à Delphes. Sol vénérable de la Cadmée. Surprise à Thèbes, d'entendre, au milieu des consonances grecques, un joyeux salut en arabe. Un Grec qui avait été longtemps en Égypte, probablement. Très touchant hommage à Livadhîa. Le préfet de la province de

Béotie nous attendait devant sa modeste maison. À ses côtés se tenait le métropolitain, dont la grande croix brillait dans un beau soleil. Depuis notre entrée dans la ville, nous passions entre une double haie d'enfants des écoles, et la fanfare était claire. Discours, fleurs pour moi. Déjeuner de famille, toujours avec le prélat, l'hospitalité véritable, à l'ancienne. Départ en musique, et cris joyeux. Ce préfet était très sympathique. Certainement fonctionnaire peu riche, si dignement fier de sa ville et de son pays. Il m'écrivit au Caire et m'envoya des photos de cette mémorable journée (pas des photos de presse). Qu'on imagine Taha à Delphes, transporté plus de deux mille ans en arrière, en plein dans ce monde hellénique qu'il a toujours aimé. Quand il se trouva dans le grand amphithéâtre où, pour nous seuls, des danseurs en petites tuniques évoluèrent avec une grâce légère, je soupçonne qu'il n'écoula guère le bruit des pas, la musique ou les chants, et qu'il était... peut-être, avec la Pythie. Pour moi, toujours un peu frivole, je regardai longtemps, à l'entrée du stade, la marque laissée sur la pierre par les pieds des coureurs qui prenaient là leur élan. Le soir, nous descendîmes jusqu'à la mer. Taha fut abordé, sur le rivage, par un vieil homme qui le salua en l'appelant

« poète ». Lui-même aurait pu être un ancien aède revenu. Les montagnes de l'autre côté du golfe de Corinthe étaient encore couvertes de neige. Le roi Paul et la reine Frederika nous reçurent à déjeuner. Seuls notre ambassadeur et un officier du Palais étaient avec nous. On causa librement, presque familièrement, dans le salon bleu qui attenait à la salle à manger. La reine demanda à Taha quel était son musicien préféré: « Bach », dit-il. Elle claquait des mains: « J'en étais sûre ! » C'est avec une grande simplicité, j'allais dire bonté, car il y avait de la bonté dans les manières de cet homme, que le roi remit à Taha la grand-croix de l'ordre du Phénix. La chose importante, c'était la cérémonie à l'Université ; elle fut fort belle. Des étudiants – et étudiantes – faisaient comme un long cortège autour de nous. L'effigie de Pallas-Athéna, qui domine l'estrade, inspira sans doute un Taha très ému. Il prononça un discours si vibrant, que je vis des larmes dans bien des yeux, y compris ceux d'un vieux général. Il y eut quelqu'un qui n'était pas content: l'ambassadeur de Turquie. Taha avait toujours souffert, sans les avoir éprouvés, des sévices exercés en Égypte par l'Empire ottoman au cours des siècles, et on venait de célébrer l'indépendance du peuple hellène.

L'ambassadeur prit ombrage d'une phrase qui, pour être sincère et honnête, n'était pourtant pas discourtoise. Adly Andraos le lui fit comprendre. On nous combla d'attentions. Celle qui fit qu'on projeta devant nous le film tiré du livre de Ṭaha, La Promesse tenue, n'était pas la moins délicate. Nous revînmes par mer. « Je voudrais que dans les écoles de Grèce tous les enfants apprennent quelques pages de votre vie, c'est la plus belle des leçons. » Je me rappelais ces mots qu'avait prononcés un des membres du gouvernement grec, tandis que l'Adana s'éloignait et que nous étions encore tout enveloppés de tant de chaudes sympathies, de compréhension silencieuse, un peu nostalgiques d'avoir dit adieu à un pays si beau et à des hommes si vrais. Ṭaha n'avait guère de repos qu'aux Barrages, quand nous pouvions passer une journée dans un des rest-houses. Un soir j'y avais apporté mon cadeau d'anniversaire, un enregistrement de la Messe en si. Nous l'écoutions, toutes fenêtres ouvertes, dans la nuit. Les bateliers, sur le Nil, s'étonnaient sans doute de cette musique insolite. Je me souviens pourtant, qu'au cours d'une enquête faite récemment auprès de gens ignorants de la musique occidentale, on avait observé une attirance très nette, et inattendue, vers la musique de Bach. Il



y eut une autre enquête, cette fois dans les villages où Ṭaha avait pensé à faire installer un poste de radio à l'usage de tout le monde. Les paysans n'en voulurent pas. Ils disaient: « On n'a pas besoin de ça, quand on rentre, on veut manger et se coucher. » Les choses ont bien changé. Il y a des postes partout, et il y aurait de belles protestations si on les supprimait ! Quand, la première année du ministère, nous dûmes venir à Alexandrie, où le gouvernement se transférait tous les étés, nous louâmes une petite villa à Bulkeley. Mon gendre avait été envoyé à Washington comme conseiller culturel. Avant de le rejoindre, ma fille passa quelque temps auprès de nous, avec ses deux enfants, car une petite fille venait de naître. Quand Ṭaha vint la voir, à l'hôpital Cozzika d'Alexandrie, les autres bébés, dans les chambres voisines, menaient grand bruit, et celle-là se taisait. Indigné, Ṭaha s'écria comiquement: « Elle ne crie pas ! De quoi avons-nous l'air ? » À la villa, il y avait aussi Claude, arrivé de Paris avec son camarade et ami Henry Bouillier. Henry venait tous les jours. Les deux jeunes gens amusaient le bébé, très gentiment. Dans une promenade que nous fîmes à Rosette, Henry fut particulièrement attentif à cette petite enfant, à son sourire et à ses fossettes. Ṭaha en

raffolait et prétendait qu'elle ne pleurait jamais quand elle était dans ses bras (elle avait appris à crier). Cette fraîcheur lui était douce dans le grand chagrin qu'il venait d'avoir. Sa vieille maman s'était éteinte, après avoir dormi pendant deux jours sans se réveiller. Le cimetière de Minieh est au-delà du Nil ; le chemin était fort mauvais. Ṭaha marcha longtemps sous un terrible soleil et il serra des milliers de mains. Quand je fus à Minieh, en novembre de l'année dernière, pour l'hommage que sa province rendait à Ṭaha, je voulus aller saluer la tombe de mes beaux-parents. Je désirais marcher là, moi aussi, m'approcher de cette sévère roche nue qui se dresse à pic sur le Nil en cet endroit si large et si bleu. Je n'ai pas pu. On est toujours emprisonné par des horaires, par des programmes, des nécessités indépendantes de soi. Mon gendre m'a raconté qu'au moment des funérailles, on se disputait à propos du terrain au cimetière. Les tombes de la famille étaient dans un endroit qu'atteignaient les eaux d'infiltration. Le clan maternel voulait qu'on inhumât ma belle-mère dans un terrain qu'on venait d'acquérir. Les autres refusaient. « C'est bien », dit Ṭaha, « ce terrain, je vous l'achète. » Mon gendre ajoutait: « C'est ainsi qu'il résolvait les difficultés, en deux minutes. » Cela

me fit penser au professeur Dubois-Richard qui me disait, quand Ṭaha fut ministre: « Ah ! Où est le temps où il présidait les conseils de facultés ! En moins d'une heure, tout était réglé... et bien ! » C'est encore mon gendre qui me raconte comment on a pu envoyer un étudiant faire de l'hébreu à Jérusalem. C'était avant la guerre de Palestine. D'après le règlement de l'Université on ne pouvait envoyer de missions que dans les pays désignés à cet effet. La Palestine ne figurant pas sur cette liste, le conseil s'opposait à ce que le jeune boursier allât à l'Université hébraïque. « – La Palestine [dit Ṭaha], n'est-elle pas sous mandat britannique ? – Sans doute. – Eh bien [dit Ṭaha], il ira donc à Jérusalem, dans une université de Grande-Bretagne ! » Un jour, il fallut accompagner au bateau ma fille et les bébés. J'avais le cœur gros ; cela me paraissait bien loin, l'Amérique. Je me disais pourtant qu'il était bon que Guite et son mari élargissent leur horizon. C'était pour mon gendre le début d'une brillante carrière ; mais pour moi, le commencement de séparations qui n'ont guère cessé. Quand je quittais le navire où nous les avions installés, j'emportais dans les yeux la ravissante image de la petite Sawsan dans une large robe rose en corolle au fond d'un berceau de bois. De Paris il

nous vint une ahurissante nouvelle: Paris-Presse et un autre journal annonçaient en grosses lettres que le roi d'Égypte avait demandé à un très célèbre chirurgien français de venir au Caire pour opérer Ṭaha et lui rendre la vue ! Pauvre Petit, dont les yeux n'existaient même plus ! Cela fit du bruit. Le roi devait être fort mécontent. Diwani, discrètement, arrangea les choses. Quelques années plus tard, un ouvrier français qui avait lu un article sur Ṭaha – peut-être celui de Maurice Druon – écrivit une lettre bouleversante. Très étonné, plein d'admiration, il offrait un de ses yeux, avec simplicité ! Ṭaha, très ému, le remercia du mieux qu'il put. Il écrivit encore une fois. Cette offre, si parfaitement généreuse, a été faite plusieurs fois, mais toujours par des Égyptiens et des Arabes, qui connaissaient bien Ṭaha et avaient beaucoup de raisons de l'aimer. De la part d'un travailleur français de trente-six ans, après la seule lecture d'un article qui disait ce qu'était cet aveugle... c'est merveilleux. Cependant, en novembre, des troubles sérieux étaient survenus, après que les Anglais avaient ouvert le feu sur un poste de police. Ils s'aggravèrent en décembre. Il fallut fermer l'Université. On la rouvrit en janvier. Claude put, enfin, commencer ses cours. Mais le calme ne dura pas. L'agitation recommençait.

## **Extraits de ses écritures:**

### **- À Naples avec Ma'arrī**

J'avais, depuis peu, touché Naples, et n'y étais pas depuis deux jours lorsque je m'en fus prendre un peu d'exercice au bord de la mer, en compagnie des miens. Ma femme, mes deux enfants et mon secrétaire contemplaient ce paysage, riche et varié, de mer, de ciel, d'îles et de collines, qui leur parlait de plaisir, déliait leurs langues, extasiait leurs cœurs et charmait leurs esprits. Cette nature que je ne pouvais ni voir, ni me représenter, cette nature pour moi sans substance, je la sentais s'approcher peu à peu de moi, m'investir, emplir mon âme d'aise, d'espoir, d'amour de la vie. Et pendant que les autres bavardaient de ce qu'ils voyaient, se décrivant les uns aux autres le spectacle, je développais, moi, un dialogue avec Ma'arrī, un dialogue dont les thèmes étaient le bonheur et le dépit de vivre, le sourire à la vie et l'angoisse de vivre. Je disais à Ma'arrī que son pessimisme ne venait, en vérité, que de l'impuissance

à goûter la vie, de la difficulté à ressentir ce qu'elle peut impliquer de beauté et de joie, de délices et de plaisirs. Et lui nie répondait "Tu fais ton bonheur de ce que tu ne connais pas, tu t'émerveilles de ce que tu ne vois pas.

Mais je connais du moins certaines choses, si je n'ai pas accès à tout: si je ne vois pas la nature, je ne suis pas sans la sentir.

Précise, si tu peux, ce qu'est, au vrai, ta connaissance, et tu verras qu'elle est faussée. Essaie d'accorder, si tu peux, ta perception de la nature à ce que les autres en voient, et tu conviendras que cet accord est impossible. Souviens-toi de ce que tu as dicté, il y a sept ans, à ton secrétaire, dans ce petit cahier que tu as tant négligé depuis, en refusant de lui confier les secrets mêmes de ton être. Oui, souviens-toi de ce que tu as dicté: tu savais, tu savais sûrement, disais-tu, que si ceux qui voient venaient à connaître ce que ton âme recueille des réalités du monde et des spectacles de la nature, certains riraient de toi et d'autres te plaindraient. Alors, comment faire ta joie d'images qui ne représentent rien, ton bonheur de fantômes qui n'ont rien à voir, de près ou de loin, avec la réalité, que dis-je? avec l'apparence des choses?

— Mais qu'est-ce qui vaut le mieux? Que nous soient donnés les moyens, grands ou petits, vrais ou faux, du bonheur, et que nous nous y accrochions, que nous serrions sur eux nos mains et nos âmes, en prenant tout ce qu'ils peuvent nous apporter de sérénité et d'intimité? Ou qu'ils ne viennent à nous que pour que nous nous en détournions? Qu'ils ne se proposent que pour que nous nous y refusions et n'obtenions de la vie que ce que tu en as obtenu toi-même: attentes déçues, espérances mensongères, ténèbres du découragement et brûlure des désillusions?"

Et Ma'arrī me répondait de son vers célèbre:

*Je ne me suis tenu à l'écart des plaisirs que parce que les meilleurs d'entre eux ne voulaient pas de moi.*

J'accusais alors Ma'arrī de passer la mesure, contre lui-même et contre la vie, je le taxais d'orgueil, de trop d'orgueil, je l'invitais à plus de retenue et d'équilibre dans le jugement et la conduite tout ensemble. Je lui faisais observer qu'il se figurait la réalité de la vie autrement qu'elle n'est, que ses plaisirs n'étaient pas aussi pleins ni aussi grands qu'il le croyait. Tous ceux-là, lui disais-je, qui voient ce que nous ne voyons pas, qui contemplent ce qui

nous est refusé, qui tirent, de la beauté du monde, des jouissances pour nous inconnues, tous ceux-là finalement ne retiennent, de tout ce qui leur est ainsi donné, que le plus futile et le plus dérisoire. S'ils voulaient — mais comment — s'assurer de ce qu'ils voient, ils constateraient qu'entre les images imprimées en leurs âmes et la réalité des choses, il n'existe qu'un rapport aussi ténu qu'il est permis, peu assuré et bien fragile, bien peu fondé, bref aussi peu de rapport que possible. Car le réel et la beauté du monde sont bien plus difficiles à saisir qu'on ne le croit, voyant ou non. Celui donc qui renonce ne doit pas éprouver d'envie, ni s'importuner du bonheur qui échoit aux autres, ni s'en prendre à la vie de ce qu'elle ne lui est pas accessible en sa profondeur et en sa réalité, ni en vouloir aux vivants de ne l'associer qu'aux petites satisfactions de la vie, en accaparant toutes les autres.

Autour de moi, l'air était pur, clair, parfumé. Ce n'était pas un seul langage, un seul discours que la nature m'adressait, mais plusieurs, variés, différents. Elle me parlait par son effluve qui emplissait tout le paysage, par ses oiseaux qui accueillaient la nuit de leurs chants les plus doux et les plus mélancoliques,



par cette quiétude pâle et triste qui tombe sur la vie et les vivants lorsque le soleil annonce sa disparition, par la joie des hommes pour la beauté rencontrée, par la détresse des hommes devant le chagrin ressenti, par les voix et les mouvements qui annoncent la joie et le malheur des hommes, enfin par toute cette vie en acte, tout affairée à réaliser des profits, à satisfaire des besoins, sans souci de la beauté du monde, de la joie et du malheur qu'elle éveille en l'âme, du chagrin et de la mélancolie qui l'inondent.

J'entendais tous ces mots échangés, et je n'en blâmais que plus Ma'arrī, je le rudoyais davantage encore: "La moindre de ces choses, lui disais-je, devrait faire tes aises, quand bien même elle t'arrive faussée, déformée. Mieux vaut un rien que rien du tout, et c'est péché que d'appeler cette vie "un monde de nausée", quand elle t'apporte ce parfum, que de la dire cruelle et brutale quand elle te fait don de cette miséricorde et de cette douceur."

Ce dialogue avec Ma'arrī me devenait si insupportable que je m'en dégoutai et le fuis, demandant à tous ceux qui m'entouraient de me rappeler auprès d'eux, de me sauver de cette vie que j'étais en train de vivre au IV<sup>e</sup> siècle de l'Hégire et au X<sup>e</sup> de Jésus-Christ.

Quand vint le matin, je visitais, en compagnie des miens, l'île de Capri et, témoin de l'admiration qui les faisait sortir d'eux-mêmes, je prenais, moi, par rapport à eux, un bonheur supérieur à tout ce que je pouvais percevoir: la légèreté de l'air, la pureté et la limpidité de l'atmosphère, les parfums que m'apportait la brise, et tout ce que projetaient en mon âme des descriptions qui, sans rien lui faire objectiver, ne l'éveillaient pas moins à une foule de pensées et de thèmes, à toutes sortes d'imaginaires. Et voilà que le dialogue avec Ma'arrī se renouait, sans fin, acharné, multiforme.

Ainsi passèrent les jours que je restai à Naples. En quittant cette ville, pris que je fus par un voyage long et pénible, j'oubliai la nature et Ma'arrī. Mais je m'étais à peine arrêté depuis quelques heures à Stresa, où je venais d'arriver, que me revenaient, de cette nature, les voix, douces et caressantes entre de hautes montagnes, de grands arbres, des paysages embaumés et cette pièce d'eau étalée sous la forme d'un lac immobile et fixe, n'eût été la brise qui jouait avec lui pour en troubler la surface et tirer de son léger frémissement un murmure délicat et doux; n'eût été, d'autres fois, le vent qui, malmenant cette

eau, la bousculait d'un bout à l'autre du lac et tirait de son trouble un grondement énorme et déchaîné.

Je faisais une petite visite aux îles qui saillent sur ce plan d'eau, lorsque je me trouvai en compagnie de deux hommes. L'un d'eux me conviait à un renoncement austère et sombre, puisque, témoin des plaisirs de cette vie, je ne pouvais y atteindre; l'autre m'invitait, lui, à une vie toute de sensations et de jouissances, puisque la beauté de la nature se frayait de toutes parts un chemin jusqu'à mon âme. Le premier, c'était Ma'arrī, le second André Gide. Et le dialogue de se poursuivre avec l'un ou l'autre. Tantôt seul avec celui-là, je me sentais angoissé de tout; tantôt seul avec celui-ci, j'étais disponible à tout; et de temps en temps, enfin, j'étais sauvé de l'un et de l'autre ensemble par les propos de ma femme, de mes deux enfants ou d'un ami.

Quand je quittai l'Italie, j'avais en moi-même quelque chose de Ma'arrī. Je portais en moi le désir de me réserver à lui, de prolonger avec lui le débat, de l'écouter longtemps encore afin de préciser où était la vérité: dans son dépit et son pessimisme, ou dans mon contentement et mon optimisme? Mais ce que je ne me disais pas encore, c'est que ce dialogue

déboucherait sur un discours qui ferait à ce point se délier ma langue et courir ma plume, et dont se saisiraient les pages d'un livre.

Je m'étais, sur ces entrefaites, installé dans un village de France, où je venais d'arriver, et déjà j'étais porté à oublier la vie et ses plaisirs, le monde et sa beauté, Ma'arrī et son pessimisme, Gide et son optimisme, si distrait étais-je de toutes ces préoccupations par le temps que je devais absolument consacrer à mes lectures et à dicter. Deux mois ou presque s'étaient passés à cela, quand je me sentis une lourde fatigue, une douleur lancinante, le besoin de me Reposer et distraire du travail de l'esprit. Dieu sait si j'avais à ma disposition quantité de livres, et s'il en était qui m'invitaient au plaisir, au repos, au délassement, à l'oubli! Il y avait des livres de littérature arabe, brillants, pleins d'intérêt. Il y en avait de littérature française, ou anglaise. La nature, autour de moi, était merveilleuse, prodigieuse, superbe, éblouissante. Tout cela m'invitait et réitérait sa prière, tout cela m'aiguillonnait avec insistance. Et pourtant, je n'écoutai rien de tout cela, je n'en eus pas la moindre tentation, je ne m'y arrêtai pas. Tout ce que je résolus fut de prier mon secrétaire de me faire la lecture des *Luzumiyyàt*, et

de la faire depuis le début. Il s'exécuta, je l'écoutai, et voilà qu'au bout de quelques instants, j'étais, comme Ma'arrī, tributaire non pas de deux prisons, mais de trois. Car c'est Ma'arrī, et personne d'autre, qui a dit:

*Ainsi je me vois dans mes prisons, dans trois prisons, et ne cherchez pas trop d'où vient la mauvaise nouvelle car j'ai perdu mes yeux, je garde la maison, et mon âme est prise en ce corps de misère".*

Ainsi, les thèmes mêmes que je vous ai présentés en commençant cet entretien" me venaient à l'esprit, me harcelaient, me circonvenaient et finalement me forçaient à cette dictée que je viens d'entreprendre.

Est-ce pour ma paix que je me suis lancé dans cet entretien? Ou contraint et forcé? Je l'ignore. Mais je sais en revanche que la nuit s'est avancée, qu'autour de moi tout est si calme, si figé, que ne me parvient aucun bruit, ni rien du tapage forcené qui règne dans le bas de l'hôtel: j'ai entendu dire, en quittant la table du dîner, que la jeunesse fêterait en dansant le début de la nuit. Je sais cela, et que j'ai l'esprit si saturé, si dégoûté de dicter, que je vais laisser là notre entretien pour l'instant. Je ne descendrai pas dans ma

chambre avant d'avoir entendu un poème, ou des poèmes, des *Luzûmiyyât*. Qui sait si je reprendrai l'entretien lorsque demain sera venu? Ou si j'en serai détourné pour quelque autre occupation? Ou si je prierai mon secrétaire d'en faire ce qu'il lui plaira?

### - Douce-voix:

Il menait cette existence douce et amère à la fois, tendre et cruelle, qui tour à tour le passionnait et l'accablait, lorsque soudain la vie lui sourit, un jour de printemps, et ce sourire métamorphosa sa destinée".

Voici qu'il n'éprouve plus ce sentiment d'exil quand il se trouve seul avec lui-même dans les ténèbres de la nuit. Comment l'ennui filtrerait-il dans son esprit, comment pourraient-elles encore l'atteindre, ces pensées qui le harcelaient, le torturaient et l'acculaient à l'insomnie, maintenant que dans son âme une voix douce et aimante répand la grâce et la tendresse, une voix qui lit pour lui un des chefs-d'œuvre de la littérature française classique?

Que Dieu pardonne à Ma'arrī! Il avait distillé l'amertume dans le cœur du jeune homme. Il l'avait poussé à haïr la vie, à désespérer du bien. Il lui avait

insinué que l'existence n'était tout entière qu'àpreté, peine et souffrance. Voici que cette voix dissipe l'obscurité du pessimisme, de la détresse et du découragement que Ma'arrī avait jetée dans son âme. Tel le soleil qui vint ce jour de printemps écarter les lourds nuages massés au-dessus de la ville, où tonnerre et bourrasque grondaient et semaient l'épouvante. La ville n'est plus que soleil levant et lumière.

Le jeune homme entendit un jour cette voix lui lire des vers de Racine et se sentit devenir une nouvelle créature. Depuis l'instant où il écouta cette voix, le désespoir ne trouva plus accès à son esprit. Jamais il n'aima autant la vie que le 18 mai de cette année-là. Jamais il ne se lança vers ses études à l'Université et dans les livres avec autant d'ardeur et de profit. Cet enthousiasme ne le quitta pas, même lorsque cette voix douce, amicale et tendre s'interrompit à ses oreilles au début de l'été. Car elle l'accompagnait constamment. Dès qu'il était seul, de nuit ou de jour, il l'entendait de nouveau lui lire tel ou tel ouvrage. Ses inflexions, devant le texte, lui allaient droit au cœur, l'emplissaient d'aise et de joie...

Au milieu des épreuves dont sa vie matérielle et intellectuelle était chargée et auxquelles il faisait

face avec acharnement, toujours guetté par ce désespoir qui surgissait d'un moment à l'autre pour le terrifier, l'affliger, le consumer, une porte qu'il pensait close à jamais s'ouvrit à lui sur l'espoir. Une maladie passagère ayant atteint celle dont la voix douce était son seul réconfort dans son existence rude et sombre, il alla lui rendre visite. Il s'assit et se mit à lui parler. Il ne sait quel tour prit la conversation, mais il se surprit à lui dire qu'il l'aimait, d'une voix plus méconnaissable encore pour lui que pour elle.

Il l'entendit ensuite lui répondre qu'elle, elle ne l'aimait pas. "Quel mal y a-t-il à cela?"

Il ne cherchait pas d'écho à son amour, ni de réponse. Il l'aimait, simplement.

Elle ne répondit pas et détourna la conversation. Lorsqu'il la quitta, il était certain que sa vie allait désormais s'engager sur une nouvelle voie.

Sans nul doute, son âme s'était attachée, depuis longtemps déjà, à cette douce voix, puis à la personne qui parlait ainsi. Sinon, qu'avait-il à s'alarmer lorsqu'il fut contraint de rentrer en Égypte? Qu'avait-il à se réjouir de ces lettres qui lui parvenaient? A



quoi attribuer son impétueux désir de retourner en France? Et ses réactions inhabituelles quand il trouva les deux lettres en poste restante à Naples? Il n'avait cessé de demander à son compagnon dar'amite de les lui lire et relire, au point de le lasser. Pourquoi sa ténacité, ensuite, à réentendre cette voix à Paris? Qu'avait-il à venir loger, précisément, dans cette maison où il pouvait écouter cette voix à toute heure du jour, rencontrer celle qui la faisait résonner, à loisir, sans formalité et sans avoir à attendre? Quel était ce bonheur qu'il éprouvait à résider sous le même toit qu'elle? Elle lui disait bonjour quand il sortait de sa chambre pour se rendre à la Sorbonne, lui disait bonne nuit au moment où toute la maisonnée s'endormait, et lui lisait entre-temps les chefs-d'œuvre français qu'il préférait.

Mais son amour était trop timide pour qu'il se l'avouât à lui-même. Il s'efforçait de l'enfouir au plus profond de son être et évitait de l'évoquer dans son for intérieur, persuadé qu'il était que l'amour n'était pas davantage fait pour lui que lui pour l'amour.

Il aurait dû plutôt se résigner au même sort que son modèle, celui qui consacra jadis ses jours, dans une maison de Ma'arra, à l'étude persévérante, exclusive,

et s'interdisait tous les plaisirs de la vie que Dieu permet aux mortels.

Le jeune homme se repliait donc sur son sentiment désespéré, sans lendemain. Il se contentait d'écouter cette voix lorsqu'elle parvenait à ses oreilles. S'entretenir, parfois, avec elle, c'était pour lui l'extrême grâce qu'on pût lui accorder. Son ambition s'arrêtait là, et il en voulait aux conditions de la vie qui l'empêchaient d'aspirer à plus.

Mais la maladie subite de son amie, la douce voix affaiblie, pénétrée de langueur, cet être fragile auquel il désirait pourtant épargner la souffrance, tout cela lui fit oublier sa retenue, sa gêne, et laissa glisser sur sa langue ce mot qui l'étonna. Rien d'étrange, dans son état, s'il ne conçut ni peine ni déception en entendant la réponse négative qui vint le frapper. Il ne s'attendait qu'au désenchantement. Il s'y était préparé et cherchait déjà sa consolation en se plongeant de plus belle dans ses études.

Il quitta son amie, ce jour-là, à la fois satisfait et mécontent de lui-même. Soulagé qu'il lui eût déclaré ce qu'il devenait impossible de taire, et furieux de s'être exposé, par ce mot, à un grand malheur. Sa témérité, en effet, pouvait inciter la jeune fille à le

prendre en pitié. Elle devait le plaindre, certes, mais aussi le trouver importun. Peut-être voudrait-elle se débarrasser de lui, mettrait-elle des distances entre eux jusqu'à supprimer les raisons agréables qu'ils avaient de se réunir et d'avoir, intellectuellement et affectivement, du plaisir à lire ensemble un beau texte français.

Sait-on jamais? Ce mot irréfléchi et involontaire qu'il avait prononcé était susceptible de le renvoyer à l'obscurité opaque dont il croyait être sorti. Tôt ou tard, il serait obligé de quitter ce logement pour habiter ailleurs, là où il n'entendrait plus cette voix, là où il ne trouverait plus cette présence et ne sentirait plus réconfort et douceur, mais serait livré aux ravages de la rancœur et de l'amertume.

Partagé ainsi entre l'apaisement et l'angoisse, notre ami passa plusieurs jours sans tirer grand profit de ses lectures et de ses leçons, comme s'il avait perdu goût à la vie.

Il retrouva enfin son amie, rétablie. Rien n'a changé en elle: elle ne se rapproche pas davantage de lui ni ne le repousse, mais l'accueille avec la même amabilité, la même attention qu'auparavant. Fidèle à leurs habitudes, elle lui fait la lecture et lui explique

les passages qu'il trouve difficiles. Attitude qui le rassure dans une certaine mesure, le tranquillise et lui rend un peu de sa sérénité.

Les jours s'écoulent et voici qu'émerge de nouveau ce sentiment caché, qui s'était brusquement manifesté puis retiré dans le secret. Il reparaît cette fois discrètement, hésite, temporise, ne souffle rien à la jeune fille, ni au jeune homme lorsqu'il la reçoit, mais se tient tapin au fond de la conscience. Cependant, dès que la nuit avance, quand notre ami, seul, s'apprête à dormir, il sort de sa cachette, chasse le sommeil, se met à causer avec le jeune homme et ne bat en retraite qu'au petit matin pour le laisser faire un léger somme.

Les séquelles de ces insomnies continuelles ne tardent pas à se découvrir. La famille les remarque, et Douce-Voix aussi. On le questionne, il répond de manière détournée. On veut qu'il consulte un médecin, mais il refuse et prétend qu'il va bien.

Il persiste dans son obstination jusqu'à ce que son mal s'aggrave visiblement. La jeune fille, un jour qu'elle lui fait la lecture, lui demande ce dont il souffre. Il cherche une réponse évasive, mais elle

insiste. Et voilà qu'il lui raconte, plus ou moins volontairement, toute l'affaire.

Elle l'écoute, puis se tait, puis reprend la lecture. Après l'avoir terminée, elle lui dit en s'en allant, d'un ton amical:

( Alors, qu'est-ce que vous voulez?

Je ne veux rien.

Eh bien, j'ai réfléchi à ce que vous m'aviez dit, j'ai longuement réfléchi, mais je n'ai encore abouti à rien. L'été arrive bientôt et nous nous séparerons. Prenez patience, nous nous écrivons comme d'habitude. Si vous lisez dans une de mes lettres que je vous invite à passer avec nous le reste de l'été, vous saurez à ce moment que j'ai accepté ce que vous demandez. Si vous ne recevez pas cette invitation jusqu'à la fin de l'été, cela signifie qu'il n'y aura plus entre nous que la simple amitié. »

Jamais le jeune homme ne connut autant de bonheur qu'en écoutant ces propos. Preuve, il baissa la tête et ne dit mot.

L'été vint, et ce fut la séparation. Elle partit pour un village dans l'extrême Midi, tandis qu'il demeurait à Paris. Leur correspondance commença. Avant son

départ, elle avait pris soin de confier à une de ses camarades le rôle de lectrice et de scribe pour leurs messages, afin d'éviter toute indiscretion du côté de ses camarades à lui.

La séparation dura un mois. Mais au terme de ce mois, une lettre apporte l'invitation attendue. Son espoir s'est donc réalisé, ou presque. Il annonce à ses camarades égyptiens qu'il va quitter Paris pour passer l'été avec cette famille. Ils tâchent de l'en dissuader, par sollicitude pour lui.

Mais il est déterminé. Un soir, son ami dar'amite l'accompagne à la gare, le place dans le train, le recommande à quelques voyageurs, lui fait ses adieux et le laisse seul. Le jeune homme passe dans le compartiment une nuit, courte ou longue il ne sait, car il ne pense tout le temps qu'à ces retrouvailles qui vont avoir lieu en fin de matinée, à l'arrivée du train. Et voici Douce-Voix qui l'appelle, avec grâce et tendresse. Il éprouve dès lors que surgit en lui un homme nouveau.

## Hommages

Malgré les défaites, les déboires et les attaques de ses ennemis, Ṭaha Hussein était entouré principalement de l'amour de sa famille, de ses écrits. Cet homme qui se protégeait probablement du monde extérieur, est parvenu à toucher l'esprit de ses interlocuteurs au-delà de la mer, notamment celui de célèbres écrivains français tels que Gide, Duhamel, ou encore Jules Romains. D'autres se réunissaient dans son appartement: des égyptologues, des théologiens musulmans et chrétiens.

Des hommages émouvants ont été rendus à cet immense écrivain, tant au cours de sa vie qu'après son décès, notamment celui de Jean Cocteau « Ṭaha Ḥusayn est à l'index. Il est aveugle. Il voit plus loin qu'il n'est permis de voir en Égypte. C'est une âme inflexible. On devine une force crainte. Cette force est sans doute plus grande que lorsqu'il était ministre. Elle augmente d'être dans l'ombre. On le consulte. On l'aime. On le déteste. On le craint. En face de ses lunettes noires qui vous regardent, il semble que les

vestiges de l'ancienne Égypte retrouvent un sens et cessent d'être des buts de promenade. »<sup>(1)</sup>.

Impressionné par son chef d'œuvre *Le livre des jours*, André Gide<sup>(2)</sup>, lui rend hommage en 1947: « Quelle sérénité tranquille dans son sourire (j'allais dire dans son regard !), quelle aménité dans le ton de sa voix, quel charme et quelle sagesse dans le ton de ses propos ! Il s'intéresse à tout et sa curiosité, tard éveillée, reste jeune et comme affamée. J'admirais la pertinence de ses critiques, et tout à la fois la générosité de ses enthousiasmes et la violence de ses oppositions. Entre toutes choses de lui, j'aimais son

---

(1) Solé Robert, *op. cit.*, pp. 193-205.

(2) Les relations aussi bien personnelles que professionnelles en Orient comme en Occident sont traitées par Ṭaha Ḥusayn ; c'est à ce titre qu'il évoque sa profonde amitié avec André Gide durant les « années d'après-guerre ». Une grande sympathie s'instaure entre ces deux grandes figures dès leur première rencontre ; d'après Suzanne, « ils ne se ressemblaient pas mais s'entendaient immédiatement... ». Les échanges constructifs entre les deux écrivains s'avèrent très importants. Gide admirait la connaissance et la maîtrise des cultures étrangères et de leurs auteurs de son ami « Qu'il nous dise comment il a pu apprendre si bien notre langue, sans doute instruit par la reconnaissance et l'amour ». De son côté, Ṭaha Ḥusayn désirait traduire les œuvres d'André Gide telles que *Œdipe*, *Thésée* et *La porte étroite*.



rire ; pur, amusé, joyeux, comme le rire des enfants. C'est l'exemple d'une réussite, d'un triomphe de la volonté, d'une patiente victoire de la lumière spirituelle sur les ténèbres. »

Gabrieli<sup>(1)</sup> quant à lui avant de prendre sa retraite, a consacré sa dernière leçon à rendre un hommage vibrant à Ṭaha Husseïn.

Le respect qu'a connu Ṭaha Ḥusayn ne s'est pas éteint avec lui. En effet, diverses revues lui ont manifesté leur sympathie et leur considération: la revue *al-Ṭalī'a* qui a consacré quatre articles à l'écrivain, *L'American Journal of Arabic Studies* qui lui a consacré son deuxième volume. D'autres travaux de recherches considérés comme des hommages à l'écrivain et à ses œuvres ont été publiés.

Quant à Nizār Qabbānī (1923-1998), c'est avec sa belle plume et dans des extraits d'un poème qu'il lui rend hommage, le 26 février 1975. Qabbānī honora ainsi Ṭaha Ḥusayn: « Jette tes lunettes, tu n'es pas aveugle ».

---

(1) Francesco Gabrieli (1904-1996), spécialiste de la poésie anté-islamique et du califat omeyyade, professeur à l'université de Palerme, puis de Naples et professeur de littérature arabe à l'université de Rome: cité dans *Avec toi*.

Rappelons enfin que sa femme Suzanne lui a dédié tout un livre dans lequel elle a voulu exprimer son éternel amour: « C'est pour aller vers toi que j'écris, et continue d'écrire, tout ce qui me vient au cœur »<sup>(1)</sup>.

---

(1) Suzanne Taha Hussein, *op. cit.*, p.18.

## Conclusion

Si Ṭaha Ḥusayn s'est distingué par son originalité, le renouvellement littéraire, son romantisme, sa modernité et ses critiques souvent audacieuses, ses œuvres ne se sont pas limitées à un seul domaine mais bien à une variété de genre et de style, religieux, sociologique, théorique et historique. Il y a traité des thèmes en lien avec sa vie et ses pensées personnelles et celles de son entourage.

Réformateur de la langue arabe y apportant sa propre architecture et un style aussi distingué qu'extraordinaire, Ṭaha Ḥusayn est l'écrivain d'une panoplie d'ouvrages, dont L'avenir de la culture en Égypte (1938 et 1944), l'un de ses plus beaux livres, qui inspira l'Orient. Cette œuvre est consacrée à la culture que l'écrivain n'a pas tenté de définir comme notion mais qu'il estimait un concept nécessaire à travers lequel les nations pouvaient faire évoluer leur vie intellectuelle et progresser durablement.

À travers ce même livre, Ṭaha Ḥusayn a mis en valeur l'impact des cultures pharaonique, grecque,

romaine et européenne moderne sur la culture de l'Égypte et a démontré que l'islam n'est pas sa source principale, ce qui a suscité la colère des fondamentalistes. Il a aussi ouvert la voie à l'interculturalité, notamment entre la culture européenne et les autres cultures.

La vie de Ṭaha Ḥusayn n'a jamais été paisible mais au contraire bien agitée. Les événements auxquels il était confronté ont parfois amplifié son don d'écrivain. Il a aussi concentré ses efforts à l'écriture critique, romanesque, et à des études sur de célèbres poètes et des essais philosophiques, à savoir: *L'appel du Karawan* (1930), *Adib* (1935), son chef d'œuvre émouvant *ma'a abī al-'alā' fī sijnihi* (Avec Ma'arri dans sa prison) (1935), *al-Ḥubb al-dā'i* » (l'amour perdu) (1938), *'Aḥlām Šahrazād* (Les songes de Schéhérazade) (1943), *Šajarat al-bu's* (L'arbre de misère) (1944) <sup>(1)</sup>, *Jannat al-šawk* (Le jardin d'épine) (1945), etc.

Ṭaha Ḥusayn avait conscience de l'influence des écrits sur les arabophones et dans le but de libérer

---

(1) Dans ce livre, Ṭaha Ḥusayn reprend la description du milieu traditionnel, s'appuyant sur des références coraniques.

l'histoire de l'islam des mythes, il a écrit un certain nombre d'ouvrage: '*Alā hāmiš al-sīra* en trois volumes, traitant les débuts de l'islam (1933, 1942, 1943) ; un livre sur la Grande révolte en Islam, *Al-Fitna al-Kubrā*, en deux volumes, qui a conduit au règne de la dynastie omayyade au milieu du VII<sup>e</sup> siècle: *Otman* (1947) et '*Alī wa banūh* »: [Ali et ses fils] (1953) et enfin un ouvrage sur les débuts de l'islam à l'époque des deux premiers califes Abū Bakr et 'Umar Ibn al-Ḥaṭṭāb et avec le titre: *al-Šayḥān* (1960).

Si l'écrivain a disparu aujourd'hui, certaines de ses œuvres continuent de régner sur le monde de la littérature arabe contemporaine et d'avoir une grande notoriété en Occident. Son livre ou plutôt son récit biographique est considéré comme un best-seller de la littérature arabe, un livre prodigieux qui a émerveillé les écrivains de renom et les lecteurs en raison de son style: *Al-ayyām* (Le livre des jours) préfacé par son cher ami André Gide. Dans cette œuvre magistrale de trois tomes (1926, 1932, 1955), mémoires et souvenirs, l'écrivain manifeste sa colère vis-à-vis de la réalité sociale et des rudes méthodes éducatives en Egypte ; Ṭaha Ḥusayn y utilise la

troisième personne à travers, notamment l'utilisation de l'expression « notre ami » pour raconter les souffrances de sa vie ainsi que ses succès.

Dans une grande partie des deux premiers tomes, il décrit en détail sa vie d'enfant, son apprentissage du livre saint, ainsi que la misère des habitants de son petit village.

Dans le troisième tome, notamment dans la dernière partie de l'ouvrage, l'écrivain poursuit son récit avec la description de sa vie d'étudiant d'Al-Azhar qu'il dépeint comme un fardeau insupportable, puis sa découverte de l'université du Caire et il met en évidence les difficultés qu'il a rencontrées en Europe comme ancien étudiant d'Al-Azhar. Autrement dit, Ṭaha Ḥusayn décrit dans ce volume l'impact du système azharien à cette époque sur la vie des étudiants à l'étranger confrontés aux méthodes de l'enseignement moderne.

Par ailleurs, Taha Hussein, était politiquement pour l'ouverture de l'état égyptien sur le monde occidental et la méditerranée, étant un acteur et partie prenante incontournable pour l'évolution de la région. Son combat républicain, est allé jusqu'à proposer une laïcisation du savoir, et une obligation de mettre

dans les programmes scolaires, les langues et l'histoire des mondes, tout en supprimant l'enseignement religieux dans les établissements républicains.

Les polémiques suscitées à chaque intervention ou analyse critique qui émane de lui ne peuvent que nous renseigner sur la nature de la lutte acharnée que le penseur se livre à l'élite politique conservatrice, celle qui refuse la modernité.

Taha Ḥusayn est une réelle exception à son époque, et malgré les obstacles qu'il rencontre, ses qualités se font jour dans une parfaite harmonie, notamment sa bravoure, son cursus universitaire riche et divers, sa grande culture, ses idées intègres et sa fidélité à son pays, qualités qui le distinguent des autres écrivains arabes. Il est l'exemple du jeune intellectuel talentueux, révolutionnaire et engagé dans la modernité.

Ses théories sont considérées comme une sorte d'aboutissement de la pensée libérale qui a façonné la culture en Egypte pendant des décennies. Il livrait ses batailles à travers ses articles. C'était un combattant des idées, ses œuvres, ses travaux et ses essais ont eu un réel impact sur sa société ainsi que sur les sphères du monde arabe. Aveugle, cet intellectuel traçait la voie vers la lumière de la connaissance.

Il faut ajouter, pour finir, que Ṭaha insatiable, n'a cessé d'acquérir de nouvelles qualités à travers l'étude de l'histoire, de la philosophie et de la littérature qui contribuent à la réalisation de ses desseins. Il fut l'aurore qui éclaircissait les ténèbres vécues par les jeunes égyptiens, et s'est sacrifié afin d'éveiller les âmes endormies, et de faire découvrir à son peuple les vérités de l'histoire.



## Les œuvres de Ṭaha Ḥusayn

1. Ḥusayn, Ṭâhâ. *Adīb*. Miṣr: Dār al-ma'ārif, 1961. .
2. ———. *Aḥādīt récits*. Bayrūt: Dār al-'Ilm li-l-malāyīn, 1957. .
3. ———. *Aḥlām šahrazād*. Iqra' 1. [Le Caire]: Dār al-Ma'ārif, 1965. .
4. ———. *Al-Adab at-tamṭīlī*. /Al-Ṭab'at al-'ulā. Bayrūt: Dār al-kitāb al-lubnānī, 1974. .
5. ———. *Al-A'māl al-kāmilat*. Bayrūt: Dār al-kitāb al-lubnānī, 1981. .
6. ———. *Al-Ḥubb al-dā'i'*. [Al-Qāhira]: Dār al-Ma'ārif bi miṣr, 1955. .
7. ———. *Al-Islāmiyyāt*. 5e éd. Bayrūt: Dār al-'ilm li-l-malāyīn, 1991. .
8. ———. *Al-mu'aḍḍabūna fī al-'arḍ*. Al-Ṭab'at al-Tāsi'at. Bayrūt: Dār al-'ilm lil-malāyīn, 1977. .
9. ———. *Al-Qiṣaṣ wa ar-riwāyāt yaḥtawī 'alā Min laḡwi aṣ-ṣayfi ilā ḡiddi aš-šitā'*; *Bayna bayn*; *Aḥlām Šahrazād*. /Al-Ṭab'at al-'ulā. Bayrūt: Dār al-kitāb al-lubnānī, 1974. .

10. ———. *Al-Šayḥān*. Mişr: Dār al-ma‘ārif, 1960. .
11. ———. *Alūān*. Mişr: Dār al-Ma‘ārif, 1958. .
12. ———. *Al-Wa‘d al-ḥaqq*. Al-Qāhira: Dār al-ma‘ārif, 1976. .
13. ———. *Al-‘ayyām*. al-Qāhira: Dār al-ma‘ārif, 2007. .
14. ———. *Bayna bayn*. Al-Ṭab‘a‘ al-Tāsi‘a‘. Bayrūt: Dār al-‘ilm lil-malāyīn, 1979. .
15. ———. *Ḍuḥā al-Islām al-ḡuz’ al-awwal yabḥaṭu fī al-ḥayāt al-iḡtimā‘iyya‘ wa al-ṭaqāfāt al-muḥtalifa‘ fī al-‘aşr al-‘abbāsī al-awwal*. Al-Ṭab‘a‘ al-ḥāmisā‘. al-Qāhira: Laḡna‘ al-ta’līf wa al-tarḡama‘ wa al-naşr, 1952. .
16. ———. *Du‘ā’ al-karawān*. Mişr: Dār al-ma‘ārif, 1960. .
17. ———. *Fī al-‘adab al-ḡāhilī*. Al-Ṭab‘at al-Sādisā‘ ‘aşra‘. al-Qāhira: Dār al-ma‘ārif, 1989. .
18. ———. *Fī-l-şayf récit*. [Al-Qāhira]: Maṭba‘at al-Ma‘ārif, 1928. .
19. ———. *Fuşūl fī-l-adab wa-l-naqd*. [Al-Qāhira]: Maṭba‘at al-Ma‘ārif wa-maktabatuha bi-Mişr, 1945. .
20. ———. *Ġannat al-şawk*. Al-Qāhira: Dār al-ma‘ārif, 1965. .

21. ———. *Hadītu al-arbi‘ā’*. /Al-Ṭab‘atu al-Ṭāniyat. Bayrūt: Dār al-kitāb al-lubnānī, 1974. .
22. ———. *Hawātir*. Al-Ṭab‘a‘ al-Ṭāliṭa‘. Bayrūt: Dār al-‘ilm lil-malāyīn, 1979. .
23. ———. *Hiṣām wa naqd*. Al-Ṭab‘a‘ al-ṭāliṭa‘ ‘ašara‘. Bayrūt: Dār al-‘ilm lil-malāyīn, 1987. .
24. ———. *Kalimāt*. Al-Ṭab‘a‘ al-Sādisat. Bayrūt: Dār al-‘ilm lil-malāyīn, 1988. .
25. ———. *Kutub wa mu‘allifūn*. Aṭ-Ṭab‘at al-Ṭāniyat. Bayrūt: Dār al-‘ilm lil-malāyīn, 1980. .
26. ———. *Ma‘a Abī al-‘Alā’ fī siġnihi*. al-Qāhirat: Dār al-ma‘ārif, 1964. .
27. ———. *Ma‘a al-Mutanabbī*. Al-Ṭab‘at al-‘āširat. Mišr: Dār al-Ma‘ārif, 19XX. .
28. ———. *Min adab al-tamṭīl al-ġarbī*. Al-Ṭab‘at al-Sādisat. Bayrūt: Dār al-‘ilm lil-malāyīn, 1979. .
29. ———. *Min adabinā al-mu‘āšir*. Al-Ṭab‘a‘ al-Ṭāniyya‘. Bayrūt: Dār al-‘ādāb, 1966. .
30. ———. *Min ba‘īd*. Al-Ṭab‘at al-Hāmisat. Bayrūt: Dār al-‘ilm lil-malāyīn, 1976. .
31. ———. *Min hadī\_t al-ši‘r wa al-na\_tr*. al-Qāhira‘: Maṭba‘a‘ al- Šāwī, 1936. .

32. ———. *Min laġū al-ṣayf ila ġaddi al-ṣitā*. Al-Ṭabʿat al-Ṭāniyat. Bayrūt: Dār al-ʿilm lil-malāyīn, 1979. .
33. ———. *Min tārīḥ al-adab al-ʿarabī 1 al-ʿaṣr al-ġāhilī wa al-ʿaṣr al-islāmī*. Bayrūt: Dār al-ʿilm lil-Malāyīn, 1981. .
34. ———. *Min tārīḥ al-adab al-ʿarabī 2 al-ʿaṣr al-ʿAbbāsī al-awwal (al-qarn al-tānī)*. Al-Ṭabʿat al-Rābiʿa. Bayrūt: Dār al-ʿilm lil-malāyīn, 1982. .
35. ———. *Min tārīḥ al-adab al-ʿarabī 3 al-ʿaṣr al-ʿAbbāsī al-tānī (al-qarn al-rābiʿ al-ḥiġrī)*. Al-Ṭabʿat al-Rābiʿa. Bayrūt: Dār al-ʿilm lil-malāyīn, 1988. .
36. ———. *Mirʿat al-damīr al-ḥadiṯ*. 11e éd. Bayrūt: Dār al-ʿilm lil-malāyīn, 1987. .
37. ———. *Mustaqbal al-taqāfat fī Miṣr*. Al-Ṭabʿat al-Ṭāniyyat. al-Qāhirat: Dār al-Maʿārif, 1996. .
38. ———. *Naqd wa iṣlāḥ*. Al-Ṭabʿat al-Ṭāniyyat. Bayrūt: Dār al-ʿilm lil-malāyīn, 1960. .
39. ———. *Qādaʿ al-fikr*. Miṣr: Dār al-Maʿārif, 1964. .
40. ———. *Riḥlat al-rabīʿ wa-l-ṣayf*. 10e éd. Bayrūt: Dār al-ʿilm li-l-malāyīn, 1984. .

41. ———. *Şawt Bārīs*. Al-Qāhira: Maṭba'at al-ma'ārif wa maktabatuhā, 1924. .
42. ———. *Şajarat al-bu's*. Al-Ṭab'ah 10. al-Qāhirah, J.M.'A: Dār al-Ma'ārif, 1970. .
43. ———. *Tağdīd dīkra 'Abī al-'Alā'*. 6e ed. [Mişr]: Dār al-ma'ārif, 1963. .
44. ———. *Taqlīd wa Tagdīd*. Al-Ṭab'aī al-tāli\_tai. Bayrūt: Dār al-'ilm lil-malāyīn, 1984. .
45. ———. *'Alā hāmiş al-sīrah*. [Le Caire], 1963. .
46. ———. *'Ilmu al-adab yaḥtawī 'alā Nufūsun lilbay'; Lahzat; Ḥabbatu aş-şawq; Hişāmun wa naqd. / Al-Ṭab'at al-'ulā*. Bayrūt: Dār al-kitāb al-lubnānī, 1974. .
47. ———. *'Ilmu al-iğtimā' yaḥtawī 'alā Falsafatu Ibn Ḥaldūn al-iğtimā'iyya; Qādatu al-fīkr; Niżām al-Atūniyyīn. / Al-Ṭab'at al-Ṭāniyat*. Bayrūt: Dār al-kitāb al-lubnānī, 1975. .
48. ———. *'Ilmu at-tarbiyya yaḥtawī 'alā Mustaqbalu at-taqāfa. / Al-Ṭab'at al-'ulā*. Bayrūt: Dār al-kitāb al-lubnānī, 1973. .
49. ———. *المجموعة الكاملة لمؤلفات الدكتور طه حسين  
al-majmū'aī al-kāmilāī li-mu'allafāt al-duktūr ṭahā ḥusayn vol.4f, 1973. .*

50. ———. المجموعة الكاملة لمؤلفات الدكتور طه حسين .  
*al-majmū'at al-kāmilat li-mu'allafāt al-duktūr ṭahā ḥusayn vol.5.* الطبعة الأولى al-Ṭab'at al-'ulā., 1973. .
51. ———. المجموعة الكاملة لمؤلفات الدكتور طه حسين .  
*al-majmū'at al-kāmilat li-mu'allafāt al-duktūr ṭahā ḥusayn vol.6.* الطبعة الأولى al-Ṭab'at al-'ulā., 1973. .
52. ———. المجموعة الكاملة لمؤلفات الدكتور طه حسين .  
*al-majmū'at al-kāmilat li-mu'allafāt al-duktūr ṭahā ḥusayn vol.9.* الطبعة الأولى al-Ṭab'at al-'ulā., 1973. .
53. ———. المجموعة الكاملة لمؤلفات الدكتور طه حسين .  
*al-majmū'at al-kāmilat li-mu'allafāt al-duktūr ṭahā ḥusayn vol.10.* الطبعة الأولى al-Ṭab'at al-'ulā., 1974. .
54. ———. المجموعة الكاملة لمؤلفات الدكتور طه حسين .  
*al-majmū'at al-kāmilat li-mu'allafāt al-duktūr ṭahā ḥusayn vol.11.* الطبعة الأولى al-Ṭab'at al-'ulā., 1974. .
55. ———. المجموعة الكاملة لمؤلفات الدكتور طه حسين .  
*al-majmū'at al-kāmilat li-mu'allafāt al-duktūr ṭahā ḥusayn vol.12,* 1974. .
56. ———. المجموعة الكاملة لمؤلفات الدكتور طه حسين .  
*al-majmū'at al-kāmilat li-mu'allafāt al-duktūr ṭahā ḥusayn vol.13,* 1974. .
57. ———. المجموعة الكاملة لمؤلفات الدكتور طه حسين .  
*al-majmū'at al-kāmilat li-mu'allafāt al-duktūr ṭahā ḥusayn vol.14,* 1974. .

58. ———. المجموعة الكاملة لمؤلفات الدكتور طه حسين .  
*al-majmū'at al-kāmilat li-mu'allafāt al-duktūr ṭāhā ḥusayn vol.15*, 1974. .
59. ———. المجموعة الكاملة لمؤلفات الدكتور طه حسين إسلاميات .  
*al-majmū'at al-kāmilat li-mu'allafāt al-dduktūr ṭāhā ḥusayn 'islāmiyyāt* .  
 الطبعة الثانية . al-Ṭṭab'at al-Tṭāniyyat., 1975. .
60. ———. المجموعة الكاملة لمؤلفات الدكتور طه حسين المجلد الاول .  
*al-majmū'at al-kāmilat li-mu'allafāt al-duktūr ṭāhā ḥusayn al-mujallad al-awwal*, 1980. .
61. ———. المجموعة الكاملة لمؤلفات الدكتور طه حسين المجلد الثاني .  
*al-majmū'at al-kāmilat li-mu'allafāt al-duktūr ṭāhā ḥusayn al-mujallad al-tṭānī vol.3*.  
 الطبعة الأولى . al-Ṭṭab'at al-'ūlā., 1973. .
62. ———. المجموعة الكاملة لمؤلفات الدكتور طه حسين علم الاجتماع .  
*al-majmū'at al-kāmilat li-mu'allafāt al-dduktūr ṭāhā ḥusayn 'ilmu al-iḡtimā'* .  
 الطبعة الثانية . al-Ṭṭab'at al-Tṭāniyyat., 1975. .
63. ———. المجموعة الكاملة لمؤلفات الدكتور طه حسين كتب الحديث .  
*al-majmū'at al-kāmilat li-mu'allafāt al-duktūr ṭāhā ḥusayn al-mujallad al-tṭānī vol.3*.  
 الطبعة الأولى . al-Ṭṭab'at al-'ūlā., 1973. .

64. Ḥusayn, Ṭâhâ, et Aḥmad Amīn. *Al-tawḡīḥ al-ʿadabī*. al-Qāhirat: Al-maṭbaʿat al-ʿamīriyyat, 1946. .
65. Ḥusayn, Ṭâhâ, et Muḥammad Sayyid Kīlānī. حديث المساء *Ḥadīth al-masāʿ*. الطبعة ١. Al-Ṭabʿah 1. Ḥadīth al-masāʿ. al-Qāhirah: Dār al-ʿArab, 1983. .
66. Ḥusayn, Ṭâhâ, Muḥammad Kurd ʿAlī, et ʿAlī Muṣṭafā Mušrifā. *Arāʿ ḥurrā Maṣādir al-ṭaqāfaʿ al-ʿarabiyyāʿ Al-aṭār al-ʿilmī fī al-ṭaqāfaʿ al-miṣriyyāʿ al-ḥadīṭāʿ*. al-Qāhirat: al-Maṭbaʿat al-ʿašriyyāʿ, 1930. .
67. Ḥusayn, Ṭâhâ, Latifa Zayyat, et Muḥammad Mandūr. *Naḡīb Maḥfūz Ibdāʿ niṣf qarn*. Beyrouth: Dār al-šurūq, 1989. .
68. Ḥusayn, Ṭâhâ, et Muḥammad ʿAbd Allāh ʿInān. *Falsafat Ibn Ḥaldūn al-iḡtimāʿiyyāʿ taḥlīl wa naqd*. al-Qāhirat: Maṭbaʿat al-Iʿtimād, 1925. .
69. Ḥusayn, Ṭâhâ, عبد الوهاب عزام, et أحمد امين. التوجيه الأدبي. القاهرة: لجنة التأليف والترجمة والنشر، ١٩٤٠. .
70. Ḥusayn, طه، حسين، Ṭâhâ. *Mudakkirāt ṭe Ḥusayn*. الطبعة ٢. al-Ṭabʿat al-Tāniyyāʿ. Bayrūt: Dār al-Ādāb, 1967. .
71. Ḥusayn, طه، Ṭâhâ، حسين. *أبو العلاء المعري تجديد زكري أبي*



- العلاء مع أبي العلاء في سجنه صوت أبي العلاء Abū al-‘Alā’ al-Ma‘arrī Taḡdīd dīkrā Abī al-‘Alā’ Ma‘a Abī al-‘Alā’ fī siġnihi Ṣawt Abī al-‘Alā’*. Al-Maġmū‘ aṭ al-kāmilaṭ li-mu‘allafāt al-Duktūr Ṭāhā Ḥusayn al-muġallad 10. Bayrūt: Dār al-Kitāb al-Lubnānī, 1974. .
72. ———. *الحياة الأدبية في جزيرة العرب Al-ḥayātī al-adabiyyatī fī Ġazīratī al-‘Arab*, 1935. .
73. ———. *الخلفاء الراشدون الشيخان أبو بكر الصديق و عمر بن الخطاب؛ الفتنة الكبرى ١ عثمان بن عفان؛ الفتنة الكبرى ٢ علي بن أبي طالب و بنوه al-Hūlafā’ ar-rašidūn al-šayḥān Abū Bakr al-šiddīq wa ‘Umar ibn al-Ḥaṭṭāb ; al-Fitna’ al-kubrā 1 ‘Uṭman ibn ‘Affān al-Fitna’ al-kubrā 2 ; ‘Ali Ibn ‘Abī Ṭālib wa Banūh*. Al-maġmū‘ aṭ al-kāmilaṭ li-mu‘allafāt al-Duktūr Ṭāhā Ḥusayn al-muġallad 4. Bayrūt: Dār al-Kitāb al-Lubnānī, 1973. .
74. ———. *الفتنة الكبرى ٢ علي وبنوه al-Fitna’ al-kubr 2 ‘Ali wa banūh*, 1961. .
75. ———. *القصص والروايات ١ القسم ١ ١ الحب الضائع ٢ دعاء Al-Qiṣaṣ wa ar-riwāyāt 1 al-qism 1 1 al-Ḥubbu al.ḍa’i’ 2 Du‘ā’u al-karawān 3 Ṣāġaratu al-bu’s. ١ الطبعة al-Ṭab‘a’ 1*. Bayrūt: Dār al-Kitāb al-lubnānī, 1974. .

76. ———. القصص والروايات ١ القسم ٢ صوت باريس ١ صوت .  
*Al-qīṣaṣ wa-al-riwāyāt 1 al-qism 2 Sawt baris 1 Sawt baris 2 Ganat al-Hayawan.* al-Mağmū‘a‘ al-kāmilā‘ li-mu‘allafāt al-Duktūr Ṭāhā Ḥusayn al-muğallad 13-2. Bayrūt: Dār al-Kitāb al-lubnānī, 1974. .
77. ———. القصص والروايات ٢ القسم ١ القصر المسحور؛ رحلة .  
*Al-qīṣaṣ wa-al-riwāyāt 2 al-qism 1 Al-Qasr al-maṣhūr ; Riḥlatī al-Rabī‘ wa al-Ṣayf.* al-Mağmū‘a‘ al-kāmilā‘ li-mu‘allafāt al-Duktūr Ṭāhā Ḥusayn al-muğallad 14-1. Bayrūt: Dār al-Kitāb al-lubnānī, 1974. .
78. ———. القصص والروايات ٢ القسم ٢ من لغو الصيف إلى جد .  
*Al-qīṣaṣ wa-al-riwāyāt 2 al-qism 2 Min lağw al-ṣayf ilā ġiddi al-ṣitā‘ ; Bayna bayn ; Aḥlām Ṣahrazād.* al-Mağmū‘a‘ al-kāmilā‘ li-mu‘allafāt al-Duktūr Ṭāhā Ḥusayn al-muğallad 14-2. Bayrūt: Dār al-Kitāb al-lubnānī, 1974. .
79. ———. حافظ و شوقي .  
*Hāfiẓ wa Ṣawqī.* al-Qāhira‘: Maktabat al-Hangi wa Hamdan, 1958. .
80. ———. الطبعة ٣ .  
*Ṣawt Abī al-‘Alā‘.* Ṣawt Abī al-‘Alā‘ ٣. Iqrā‘ 23. Miṣr: Dār al-Ma‘ārif, 1955. .
81. ———. علم التربية مستقبل الثقافة .  
*‘Ilm al-tarbiyya‘*

- Mustaqbal al-ṭaqāfaʿ*. al-Mağmūʿaʿ al-kāmilāʿ li-muʿallafāt al-Duktūr Ṭāhā Ḥusayn al-muğallad 9. Bayrūt: Dār al-Kitāb al-lubnānī, 1973. .
82. ———. الجزء ١-٢-٣. *Alā hāmiš al-sīrat al-ğuzʿ 1-2-3*. الطبعة ١. al-Ṭabʿat al-Mağmūʿaʿ al-kāmilāʿ li-muʿallafāt al-Duktūr Ṭāhā Ḥusayn al-muğallad 3. Bayrūt: Dār al-Kitāb al-Lubnānī, 1973. .
83. ———. *Fī al-šīʿr al-ğāhili*. Dimasq: Dār al-madā li-ṭaqāfaʿ, 2001. .
84. ———. قصص تمثيلية لجماعة من أشهر الكتاب الفرنسيين بول *Qiṣaṣ tamṭiliyyat li-ğamāʿat min ašar al-kuttāb al-Fransīyyīn Būl Harfiyū wa-Frānswā di Kūril wa-Alfrid Kābū wa-Hinrī Birnistin*, 1924. .
85. ———. *Laḥaṣāt*, 1942. .
86. ———. *Mirʿat al-islām*, 1959. .
87. ———. *Hādḥā madhhabī bi-aqlām nukhbah min al-sharq wa-al-gharb*. Kitāb al-Hilāl 48. al-Qāhirah: Dār al-Hilāl, 1955. .
88. Voltaire, et Ṭāhā Ḥusayn. *Zadig, ou la destinée histoire orientale*. Al-Ṭabʿat al-Rābiʿat. Bayrūt: Dār al-ʿilm lil-malāyīn, 1979. .

89. تعريف القدماء بأبي العلاء. حسين، طه. et Ṭāhā Ḥusayn. *Ta'rif al-qudamā' bi-Abī al-'Alā'*. Al-Qāhirat: Al-Hay'a l-Miṣrīyya li-l'-Kitāb, 1986. .
90. آثار أبي العلاء. مصطفى السقا، طه. et Ṭāhā Ḥusayn, *مصطفى السقا، طه. آثار أبي العلاء. المعري السفر الأول تعريف القدماء بأبي العلاء 'Alā' al-Ma'arrī al-sifr al-awwal Ta'rif al-qudamā' bi-Abī al-'Alā'*. نسخة مصورة عن طبعة دار الكتب سنة ١٩٤٤ Nushāṭ muṣawwarāṭ 'an ṭab'aṭ Dār al-Kutub sanaṭ 1944. [al-Adab] 15. Al-Qāhirat: Al-Dār al-Qawmiyyā lil-Ṭibā'aṭ wa-al-Naṣr, 1965. .

## Publications sur Ṭaha Ḥusayn:

1. Abāzah, ثروت، أباطة، Tharwat. *طه حسين: زكريات / Ṭāhā Husayn dhikrayāt*. الطبعة ١. al-Ṭab‘ah 1. Bayrūt: Dār al-Kitāb al-Lubnānī, 1975. .
2. Abdel Azim, Khalaf Abdel Aziz, et Université de la Sorbonne Nouvelle (Paris). *La Polyvalence du thème de la misère chez Dickens, Maupassant et Taha Hussein*. Lille: Atelier national de Reproduction des Thèses, 2003.
3. Bikar, Hussein Amin Ibrahim, et Mohamed Taha Hussein. *East... west Ṭaha Ḥusayn [exhibition] 4 march - 29 march 2012*, 2012. .
4. Caire), Al Masar Gallery (Le. *Contemporary vibes the fifth generation paintings & mixed media artworks Hamdi Attia, Khaled Hafez, Ayman El Semary, Hazem Taha Hussein, Sabah Naiim, Hani Rashed [exhibition] 21 december- 11 january 2009*, 2009. .

5. ———. *Hazem Ṭaha Ḥusayn the mirage II [exhibition] 25 november - 10 december 2013*, 2013. .
6. *D'Al Azhar à la Sorbonne le parcours d'un combattant Taha Hussein, 1889-1973*, 1999. .
7. Damke, Bernd. *Pulsatio Ṭaha Ḥusayn [exhibition] 25 october - 10 december 2015*, 2015.
8. Ḥusayn, طه, Ṭâhâ, حسين, et Evelyn Henry Paxton. *An Egyptian childhood the autobiography of Taha Hussein*. London: G. Routledge & Sons, 1932. .
9. Issa, André, Jafar Redha; Rousseau. « Taha Hussein, sa vie, sa pensée critique, et les influences occidentales », 1987. .
10. Kadri, Lakhdar, Nasreddine ; Souami. « Les enjeux de la raison critique dans la vie et l'œuvre de Ṭaha Ḥusayn », 2005. .
11. Kadri, Nasreddine, et Université de la Sorbonne Nouvelle (Paris). *Les enjeux de la raison critique dans la vie et l'oeuvre de Taha Hussein*. Lille: Atelier national de Reproduction des Thèses, 2007. .
12. Langhade, Jacques, et Abdallah Bounfour. *Ṭaha Ḥusayn colloque de Bordeaux, 15, 16 et 17 décembre 1989*. Talence: Presses universitaires de Bordeaux, 1991. .

13. Lūqā, 'Anwar, et Philippe Régnier. *L'autre Egypte de Bonaparte à Taha Hussein*. IF 943, 2006. .
14. Mourad, Alain, Ibrahim; Guy. « Aspects et perspectives de la pensée novatrice de Ṭaha Ḥusayn », 1982. .
15. Ronfard, Bruno. *Ṭaha Ḥusayn les cultures en dialogue*. Témoins d'humanité. Paris: Desclée de Brouwer, 1995. .
16. Ṭaha Ḥusayn, Sūzān, Amina Taha Hussein-Okada, et Zina Weygand. *Avec toi de la France à l'Égypte*. L'Histoire à vif. Paris: Cerf, 2011. .
17. Thesing, Dagmar. *Mohammed Ṭaha Ḥusayn ein künstlerischer Dialog zwischen Orient und Okzident*. Schriften zur Kunstgeschichte Bd. 3. Hamburg: Kovač, 2003. .
18. Ḥusayn, طه, Ṭāhā, حسين, et Šilq Aḥmad Zakariyā. تراث طه حسين، المقالات الصحفية من ١٩٠٨-١٩٦٧ طه حسين والسياسة المصرية t. 3 *Turāt Ṭāhā Ḥusayn, al-maqālāt al-ṣuḥufiyyāt min 1908-1967 Ṭāhā Ḥusayn wa al-siyyāsāt al-miṣriyyāt t. 3*. Al-Qāhira: Maṭba'at dār al-kutub wa-al-waṭā'iq al-qawmiyyāt, 2004. .
19. Ḥusayn, طه, Ṭāhā, حسين, et Ra'ūf 'Abbās Ḥāmid. تراث طه حسين، المقالات الصحفية من ١٩٠٨-١٩٦٧ أزمة النظام السياسي

- المصري بين حديث المساء أو حديث الوادي *t. 3 Turāt Ṭāhā Ḥusayn, al-maqālāt al-ṣuḥufiyyā min 1908-1967 Azmat al-nizām al-siyyāsī al-miṣr bayna ḥadīṭ al-masā' aw ḥadīṭ al-wādī t. 4.* Al-Qāhiraṭ: Maṭba'at dār al-kutub wa-al-waṭā'iq al-qawmiyyā, 2003. .
20. ———. تراث طه حسين، مقالات الأربعينيات التربية السياسية ٥. *Turāt Ṭāhā Ḥusayn, maqālāt al-arba'iniyyāt al-Tarbiyyā al-siyyāsiyyāt t. 5.* Al-Qāhiraṭ: Maṭba'at dār al-kutub wa-al-waṭā'iq al-qawmiyyā, 2005. .
21. Ḥusayn, طه, Ṭāhā, أحمد زكريا الشلق, حسين, et Aḥmad Zakariyyā al-Šalaq. أوراق طه حسين ومراسلاته. *Awraq Ṭāhā Ḥusayn wa-murāsālātuh.* [Al-Qāhiraṭ]: Dār al-kutub wa-al-waṭā'iq al-qawmiyyā, 2007. .
22. ———. تراث طه حسين المقالات الصحفية من ١٩٠٨-١٩٦٧ الجزء. *Turāt Ṭāhā Ḥusayn al-maqālāt al-ṣuḥufiyyā min 1908-1967 al-ḡuz' 6 Ṭāhā Ḥusayn wa-tawrāt yūliyū 1952.* Al-Qāhiraṭ: Maṭba'at dār al-kutub wa-al-waṭā'iq al-qawmiyyā, 2004. .
23. Ḥusayn, طه, Ṭāhā, إبراهيم عبد العزيز, حسين, et Ibrāhīm 'Abd al-'Azīz. تراث طه حسين المقالات الصحفية من ١٩٠٨ - ١٩٦٧ ٢. *Turāt Ṭāhā Ḥusayn al-islāmīyat wal-nqd al-ādabī*



*maqālāt al-ṣuḥufiyyāʾ min 1908-1967 2 al-islāmiyyāʾ wa-al-naqd al-adabī.* الطبعة الثانية Al-Ṭabʿaʿ al-Ṭāniyyāʾ. Al-Qāhirāʾ: Maṭbaʿaʿ Dār al-Kutub wa-al-Waṭāʾiq al-Qawmiyyāʾ, 2002. .

24. ———. رسائل طه حسين. *Rasāʾil Ṭāhā Ḥusayn.* Mukhtārāt Mīrīt. al-Qāhirah: Mīrīt lil-Nashr wa-al-Maʿlūmāt, 2000. .
25. Ḥusayn, طه, Ṭāhâ, إبراهيم علي العزيز, حسين, et Ibrāhīm ʿAlī al-ʿAzīz. - ١٩٠٨. تراث طه حسين، المقالات الصحفية من ١٩٠٨ - ١٩٦٧ *Turāt Ṭāhā Ḥusayn, al-maqālāt al-ṣuḥufiyyāʾ min 1908-1967 al-islāmiyyāt wa-al-naqd al-adabī.* الطبعة ١. Al-Ṭabʿaʿ al-Ṭāniyyāʾ. Al-Qāhirāʾ: Maṭbaʿaʿ dār al-kutub wa-al-waṭāʾiq al-qawmiyyāʾ, 2002. .
26. Ḥusayn, طه, Ṭāhâ, سعيد إسماعيل علي, حسين, et Saʿīd Ismāʿīl ʿAlī. ١٩٦٧-١٩٠٨. تراث طه حسين، المقالات الصحفية من ١٩٠٨ - ١٩٦٧ *Turāt Ṭāhā Ḥusayn, al-maqālāt al-ṣuḥufiyyāʾ min 1908-1967 al-taʿlīm 1.* الطبعة ١. Al-Ṭabʿaʿ al-Ṭāniyyāʾ. Al-Qāhirāʾ: Maṭbaʿaʿ dār al-kutub wa-al-waṭāʾiq al-qawmiyyāʾ, 2002. .
27. Ḥusayn, طه, Ṭāhâ, محمد سيد كيلاني, حسين, et Muḥammad Sayyid Kīlānī. *Garābīl.* Al-Qāhirāʾ: Dār al-ʿArab, 1983. .

28. Ḥusayn, طه, Ṭāhâ, محمد مندور, حسين, et Muḥammad Mandūr. نجيب محفوظ إبداع نصف القرن *Nağīb Maḥfūz ibdā' niṣf qarn*, 1989. .
29. Ḥusaynī, الحسيني, طه حسين, اسحاق موسى, Ishāq Mūsā al-, et Ṭāhâ Ḥusayn. منكرات رجاجة *Mudakkirāt dağāğāt*. Iqra' 8. Al-Qāhirat: Dār al-Ma'ārif, 1943. .
30. Le Bon, غوستاف, Gustave, طه حسين, لوبون, et Ṭāhâ Ḥusayn. إدارة الهلال, I: القاهرة. روح التربية *Rūḥ al-tarbiyah*. ١٩٠٠. .
31. Mansour, أنيس, Anis, طه حسين, منصور, et Ṭāhâ Ḥusayn. الطبعة حول العالم في ٢٠٠ يوم *Hawla al-'ālam fī 200 yawm*. ٩ al-Ṭab'a'if 9. Al-Qāhirat: Dār al-Ma'ārif, 1974. .
32. Nāṣif, Majd al-Dīn Ḥifnī, et Ṭāhâ Ḥusayn. *Shi'r Ḥifnī Nāṣif*. Miṣr: Dār al-Ma'ārif, 1957. .
33. Qalamāwī, سهير, Suhayr al-, طه حسين, القلماوي, et Ṭāhâ Ḥusayn. ألف ليلة وليلة *Alf laylati wa-laylati*. Maktabat al-dirāsāt al-adabiyyāt 6, 1976. .
34. Qaš'amī, محمد بن عبد الرزاق, Muḥammad ibn 'Abd al-Razāq al-, القشعمي, et Ṭāhâ Ḥusayn. طه حسين في المملكة العربية السعودية صدى زيارة عميد الادب العربي طه حسين للمملكة *Ṭāhā Ḥusayn fī al-Mamlakat al-'Arabiyyāt al-Sa'ūdiyyāt ṣadā ziyārat* م ١٩٥٥/٥. ١٣٧٤ العربية السعودية, ١٩٥٥/٥ م

*'amīd al-adab al-'Arabī Ṭāhā Ḥusayn lil-Mamlakāt al-'Arabiyyāt al-Sa'ūdiyyāt, 1374 H./1955 M. al-Riyāḍ: al-Nādī al-Adabī bil-Riyāḍ, 2009. .*

35. Ṭaha Ḥusayn, سوزان, Sūzān, بدر الدين عرودكي, طه حسين, et Badr-Eddine Arodaky. معك *Ma'ak*. ٢ الطبعة al-Ṭab'at 2. Kutub Uktūbir. al-Qāhiraī: Dār al-Ma'ārif, 1982.

## Bibliographie

1. Bruno Ronfard, *Taha Hussein les cultures en dialogues*, Paris, Desclée de Brouwer, 1995.
2. Charif, Maher. « Réformisme musulman et islam politique: continuité ou rupture ? », Pierre-Jean Luizard éd., *Le choc colonial et l'islam*. La Découverte, 2006.
3. Hassan Muhammad Hassân, « Choix culturels et orientations éducatives en Égypte. 1923-1952 », *Égypte/Monde arabe*, Première série, 18-19,1994.
4. Luc-Willy Deheuvelds, « Taha Husayn et Le Livre des jours ; Démarche autobiographique et structure narrative », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 95-98, avril 2002.
5. Solé, Robert. « Taha Hussein. L'aveugle qui montre la voie », *Ils ont fait l'Égypte moderne*. sous la direction de Solé Robert. Perrin, 2017.

6. Suzanne Taha Hussein, *Avec toi [de la France à l'Égypte: « un extraordinaire amour » Suzanne et Taha Hussein (1915-1973)]*, préface de Amina Taha Hussein Okada, Paris, éditions du Cerf, 2011.
7. Ṭaha Ḥusayn, *Ta'rif al-qudamā' bi-Abī al-'Alā'*, Caire, Al-Dār al-Qawmiyya lil-Ṭibā'a wa-al-Našr, 1965, voir l'introduction, Vol. I.
8. Taha Hussein, *La Grande Épreuve. 'Uthmān*, Paris, Vrin, « Etudes musulmanes », traduit par Anouar Louca, Révisé par Jacques Jomier, Paris, éd, Librairie philosophique, J. Vrin, 1974.
9. Taha Hussein, *La traversée intérieure*, traduit par Guy Rocheblave, Paris, Gallimard, 1992.
10. Taha Hussein, *Les jours*, traduit de l'arabe par Jean Lecerf et Gaston Wiet, Préface d'André Gide, Paris, Gallimard, 1947.
11. Taha Hussein, « Ma compagne », in *Un effort: Revue du Groupement des Essayistes, jeunes intellectuels francophones du Caire (1928-1938)*, janvier 1935.

## **Sitographie**

1. Entretien avec Taha Husayn, réalisé par Najm al-Dīn ‘Abd al-Karīm, Radio al-Kuwayt, s.d, ([www.youtube.com/watch?v=ItNL7IvnqPo&list=PLWWPA76Xk7YZhib3Ve7WFSOuKXn2egCZv&index=2](http://www.youtube.com/watch?v=ItNL7IvnqPo&list=PLWWPA76Xk7YZhib3Ve7WFSOuKXn2egCZv&index=2))
2. <https://www.franceculture.fr/emissions/cultures-dislam/suzanne-et-taha-hussein>



